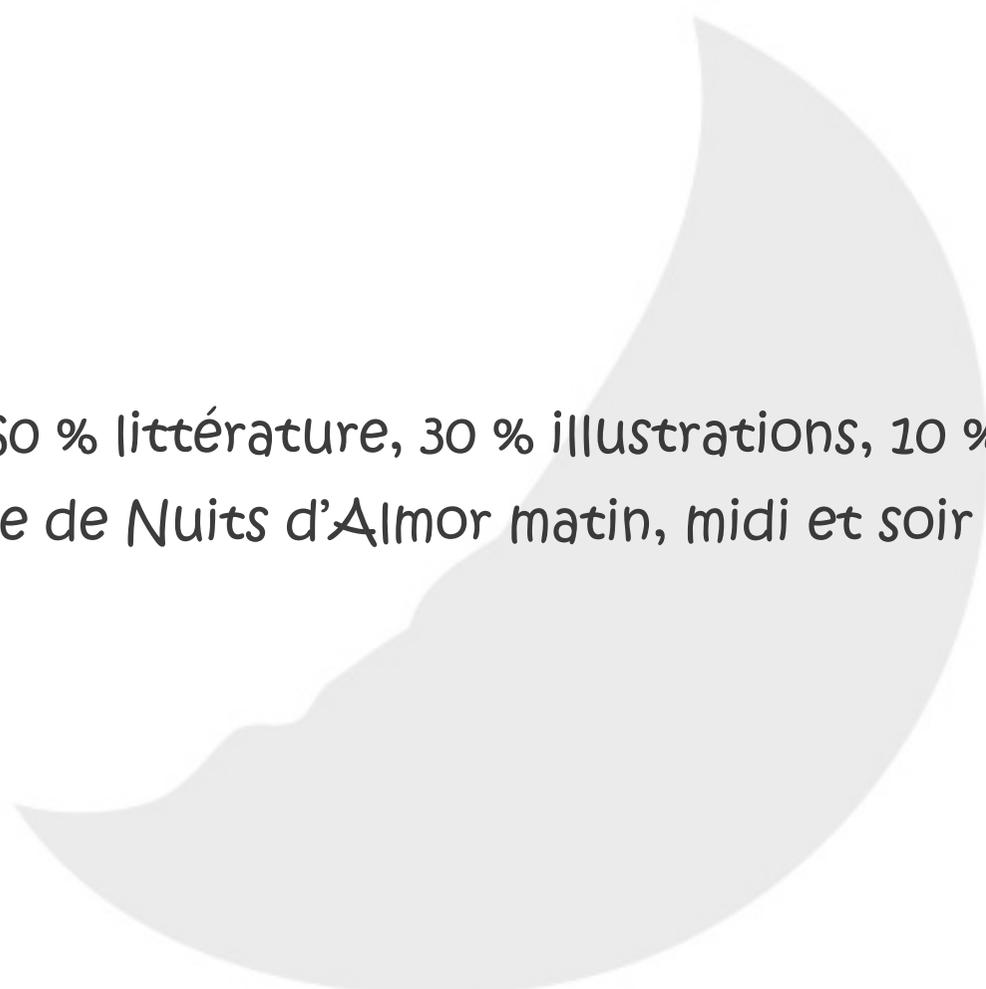


Nuits d'Almor

Tom 3 : l'Égypte





60 % littérature, 30 % illustrations, 10 % noisettes.
Une cuillère de Nuits d'Almor matin, midi et soir pour garder la forme.

Les nouvelles...

- 8 Hypatie d'Alexandrie**
Écrit par Caroline Ravel
Illustré par Alda
- 15 Expiation**
Écrit par Sophie Dabat
Illustré par Magali Villeneuve
- 42 La sagesse éternelle**
Écrit par Ambre Dubois
Illustré par Aurélien Filippi

Les articles et rubriques...

- 5 Les coulisses des Nuits d'Almor**
Par Zab
- 26 Du haut de ces pyramides...**
Par Marianne Lesage
- 39 Dossier d'illustrations**
Par Alain Valet, Erwin Pale
& Natura Verde
- 51 Cinq conseils de lecture**
51 Par Kristoff Valla
54 Par Masque de Venise
56 Par Sophie Dabat
- 58 Le courrier des lecteurs**
Par Zab
- 62 Retrouvez nos auteurs et
illustrateurs**
- 63 Nos remerciements**

Tyran des Nuits d'Almor : Audrey Jordan (Dahud)
Co-rédactrice et correctrice : Marianne Lesage (Silence)
Co-rédacteur et maquettiste : Alexandre Bocquier (Zab)

Couverture : Yogh
Quatrième de couverture : Alexandre Dainche

Nuits d'Almor n° 3 paru en juin 2009. ISSN : 1954-376X

Blog : <http://nuitsdalмор.over-blog.com/> Forum : <http://terredalмор.forumculture.net/> E-mail : nosnuits@ifrance.com

Les textes et les illustrations restent la propriété de leurs auteurs respectifs.



Salutation à toi, ô lecteur encore égaré dans les contrées ombreuses de *Nuits d'Almor* ! Sois remercié de ta constance. Que Maât t'inspire l'indulgence à la lecture de nos pages et que Bastet te permette d'y trouver délassément et joie...

Te voici donc, lecteur, aux portes du désert, au pied des pyramides, au seuil des mirages de l'Égypte antique. Vaste programme ? Absolument ! Pour ce dernier opus, l'équipe d'Almor a tenu à voir large, remontant le temps et dévalant l'espace. Car, lorsque nous avons proposé ce thème, nous pensions voir affluer plusieurs facettes, plusieurs Égyptes, des pharaons certes, mais aussi des explorateurs, des croisés. Mais non, seul l'Antique a survécu et passé nos barrières. C'est donc la terre des Pharaons, incomparable puits d'images miroitantes, qui emplit ces pages.

Nous avons survécu aux crocodiles du Nil et aux espions de Cléopâtre, au vent du désert et aux crues terribles du fleuve, nous avons médité dans les temples et écouté les légendes...

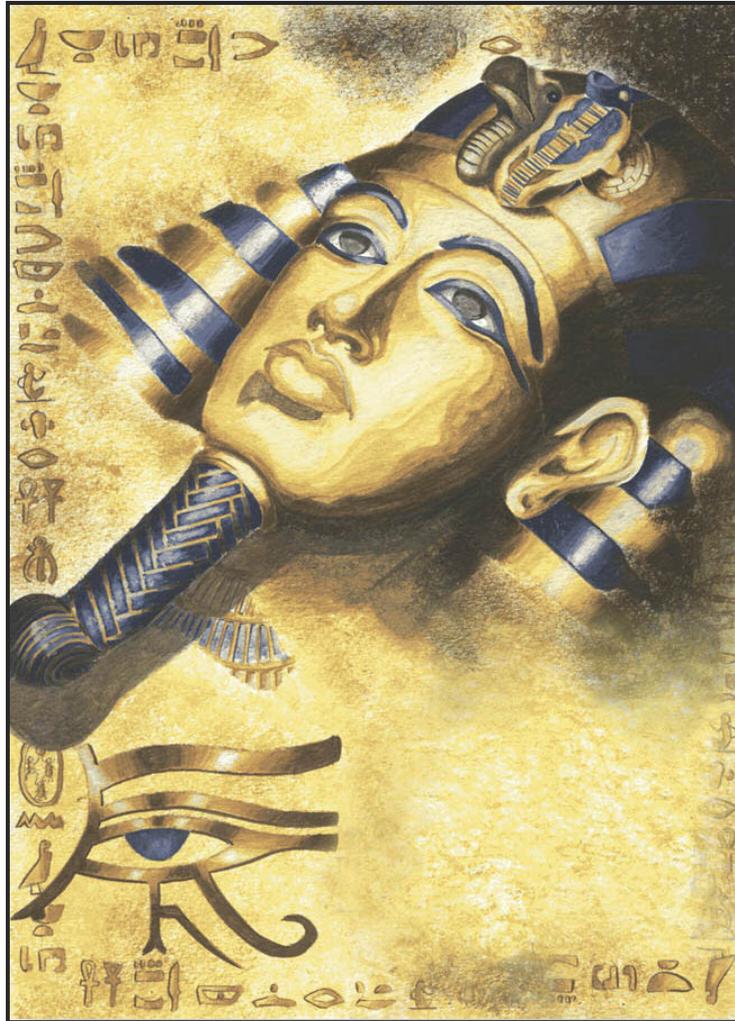


Illustration par Alexandre Dainche

et nous ne pouvons que souhaiter le même voyage à nos lecteurs. Pour nous, l'aventure s'achève et les terres d'Almor s'en vont rejoindre le désert cybernétique. Mais les histoires ici racontées, les images convoquées, puissent-elles nous survivre. Si les mots et les couleurs subsistent, alors nous aurons atteint notre but.

Il ne me reste donc plus qu'à te souhaiter, Lecteur, un heureux moment en notre compagnie, puis à couper le fil. Qu'Hathor la bienfaitrice inspire tes rêves...



Les coulisses des Nuits d'Almor par Zab

hers lecteurs, nous allons enfin vous livrer la vérité sur les raisons qui ont conduit à l'arrêt définitif du webzine *Nuits d'Almor*. Pour cela, remontons d'abord aux origines du projet pour mieux en comprendre les aboutissants.

Il était une fois une jeune femme du nom de Dahud. Elle avait deux passions dévorantes dans la vie : le chocolat et la littérature. Tant bien que mal, elle conciliait les deux, tantôt plongeant ses doigts dans un pot de Nutella en pleine lecture de Dostoïevski, tantôt usant de tablettes de chocolat comme marque-pages (à éviter en plein été). Un jour, lasse de cette solitude, elle décida de partir à l'aventure dans des contrées lointaines et sauvages. À l'image de *Big Fish* de Tim Burton, son périple fut ponctué de rencontres singulières. Un passant fort aimable – quoiqu'assez confus – la renseigna et lui indiqua quelques pistes prometteuses. Ce monsieur Gogole... Google, pardon, lui fit notamment découvrir des tavernes chaleureuses où elle ne tarda pas à trouver d'autres adorateurs de chocolat et même de littérature.

Elle fit ainsi la connaissance de nombreuses personnes extravagantes non moins attachantes : un guerrier supposé centenaire qui s'attaque aux zygomatiques, un poulpe ménestrel amoureux de la littérature et des mathématiques, un couple de dessinateurs aux yeux plein d'étoiles et à la volonté d'acier, une louve amatrice de chair humaine aussi séduisante que dangereuse, un Laurent Ruquier en herbe tombé du ciel, un seigneur de bannières conquérant mais non violent, un viking déjanté qui préfère au sang les couleurs de ses feutres, et tant d'autres encore qu'il serait impossible de les nommer avec si peu d'es-

pace. Entre deux pintes, ils lui apportèrent leur soutien et lui permirent d'élargir son cercle d'artistes, saltimbanques, femmes de ménage...

Lentement, Dahud commença à constituer une armée d'esclaves, séduits à coups de cuillères de Nutella ou, plus sobrement, enrôlés à coups de fouet. Elle choisit alors une étendue désertique propice à la culture du cacao pour s'y installer avec ses recrues choyées. Un nouveau royaume venait de naître : les Nuits d'Almor ! Ou plutôt la Terre d'Almor, à l'origine. Pour les invités, le champagne et le chocolat coulèrent à flots dans les fontaines publiques. Pour les ouvriers, leur reine mit les petits plats dans les grands : eau boueuse et croûtons de pains rassis, sans oublier les vers blancs pour les protéines. Miam. Des robots se joignirent également aux festivités et scandèrent d'étranges hymnes à la joie : « Vieeeeeeeee à Graaah ! Longue et dure ! Vieeeeeeeee à Graaah ! ». Mais qui était donc ce Grah si idolâtré ? Le mystère demeure.

Toutes les bonnes choses ayant une fin, le travail dut reprendre. Dahud fit ériger un palais à son image de pharaonne tyrannique, une pyramide constituée de chocolat, de noisettes, d'amandes et d'un peu de nougat pour colmater l'ensemble. L'ouvrage mit plusieurs années avant d'arriver à son terme, mais le résultat valait le coup d'œil, assurément. Corne d'abondance chocolatée, plus que jamais l'arôme du cacao imprégnait l'atmosphère du royaume. Comblée, la reine prenait cinq à six bains de pâte à tartiner par jour, à tel point que son corps muta peu à peu. L'odeur et la couleur de sa peau changèrent, ainsi que



ses cheveux. L'histoire aurait pu en rester ici ; nous aurions conclu par : elle vécut heureuse et eut beaucoup de pots de Nutella.

Que nenni ! Le destin en décida autrement. Que dis-je le destin ?! Dahud en décida autrement. Cette gloire lui paraissait évanescente, fragile comme un Kit-kat. Elle en demandait davantage. Un nouveau projet plus ambitieux encore que le précédent devait voir le jour, mais ses esclaves n'étaient guère plus brillants que ses pique-assiettes de robots. Il lui fallait de la chair fraîche.

Tyran débutante, bien sous tous rapports, cherche ouvriers dociles et compétents pour tâches ingrates : correction SM et mise en page.

C'est là qu'entrent en jeu Silence et Zab. Pas trop tôt me direz-vous. Non ? Tant pis. Silence était une jeune femme... silencieuse. Eh oui. Elle aimait vivre dans l'ombre, et ce royaume plongé dans les ténèbres lui convenait donc parfaitement. La bougie n'est-elle pas la lumière qui sied le mieux au teint des femmes ? Notez qu'à ses heures perdues, Silence prenait du bon temps avec les hommes : perforation, embrochage, strangulation, décapitation... Oui, elle tuait. Elle excellait dans cet art. Quant à Zab, hormis un nom que personne ne lui envie, il avait tout du parfait gentleman. D'ailleurs, il aimait tellement les femmes, il désirait tant les choyer jusqu'à la fin de ses jours, qu'il n'aspirait qu'à une chose : se constituer un harem. Un gentleman, je vous dis ! C'est pour cela que Dahud décida de l'enfermer à la cave de

son palais avec pour seul compagnon un charmant ordinateur qui n'arrêtait pas de planter.

Cette *dream team*, alliant chic et choc, s'unit alors pour le meilleur et surtout pour le pire – plus ou moins comme le mariage. Leur but : rassembler des artistes prometteurs d'horizons divers au sein d'un même projet et tenter de les pousser un peu plus dans la lumière, c'est-à-dire hors du royaume puisque – pour ceux du fond qui n'aurait pas entendu la première fois – il y fait toujours nuit.

La suite, vous la connaissez en partie. L'équipe publia un premier webzine, puis patatras, c'est le drame ! Oui, déjà, sans même avoir atteint les caps fatidiques des trois ou des sept ans. Les rangs se dés-

olidarisèrent, des tensions apparurent. Las de leur vie de labeur, des discussions trop littéraires et des problèmes masochistes à tendance existentialistes des auteurs, une partie des escl... ouvriers s'enfuit du royaume qui se vidait bien plus qu'il ne se remplissait. Les usines de chocolat ne tardèrent pas à manquer de main-d'œuvre. La rage naturelle de Dahud n'en fut que redoublée.

Ses crises hulkiennes reprurent de plus belle et elle ravagea tout sur son passage. Zab fut mutilé... sous la ceinture, perdant ainsi tout espoir de fonder un jour le harem de ses rêves. Silence, toujours aux aguets, évita le pire. Mais elle n'était pas du genre à botter gentiment en touche, à attendre que la tempête se calme. Elle chercha à former des alliances avec les royaumes voisins et mit au



Les coulisses des Nuits d'Almor par Zab

point une série de stratagèmes tous plus perfides les uns que les autres. Nuit après nuit, elle tenta d'assassiner Dahud... en vain. Au fil des années, la peau de cette dernière s'était muée en une véritable cuirasse chocolatée qui semblait ne rien craindre, à l'exception de la canicule.

Malheureusement, la chaleur comme le soleil fuyaient ce royaume obscur. Dans le ciel : de la grisaille, encore et toujours. Dans les cœurs : des regrets et des remords sans cesse plus forts. Le nom « Nuits Almor » – anagramme de mort *insu* – était-il prédestiné ? Néanmoins, après une attente colossale nommée aux Awards des retards 2008, un second numéro des *Nuits d'Almor* apparut quelque part, au détour d'un chemin de campagne. Sortie confidentielle ou presque. Tout le monde croyait l'équipe décédée, disparue lors d'un violent déluge de chocolat fondu. Et eux aussi, compagnons attachants, artistes et lecteurs de la première heure, avaient fui. Il ne restait plus que les robots, fidèles aux postes. Snif. Quelle triste fin... Comment ? Nous omettons le rebondissement ultime ?

Zab souhaitait que Dahud et Silence combattent une dernière fois pour le poste, de moins en moins envieux, de reine. Il acheta des bikinis étroits et créa une arène remplie de Nutella spécialement pour l'occasion. Mais le cœur n'y était plus. Personne ne vint assister au spectacle, pas même les invités principaux. L'équipe, en vie mais à bout de souffle, divorça officieusement, presque honteusement. Silence et Zab trouvèrent de nouveaux centres d'intérêt. La torture pour l'une, le catch pour l'autre. Même Dahud délaissa son royaume adoré pour vaquer à ses occupations littéraires. Et pourtant, malgré un moral en berne propre à ces temps de crise, un troisième numéro se mit en

branle. Le dernier, forcément. Son thème s'imposait de lui-même : l'Égypte, source d'inspiration quasi inépuisable de notre tyran que nous châtions désormais à coups de barres de chocolat de régime.

L'ultime bataille finit dans le sang. Dahud se retourna contre sa seconde, la correctrice amatrice de cravaches, Silence, et l'enferma dans une coque en chocolat renforcé, façon Han Solo/Papi Brossard. Quant à Zab, après une greffe étonnement réussi, son rêve devint réalité... trop brutalement sans doute. La chef tyrannique ordonna à toutes les femmes du royaume de se jeter sur lui et d'abuser de son corps frêle, encore et encore. Le pauvre... Il fut laissé pour mort au beau milieu du désert. Dahud, elle, erre de ville en ville à la recherche de ses prochaines victimes, de pots de Nutella dans lesquels tremper ses doigts et d'œuvres littéraires à engloutir. Où se trouve-t-elle à cet instant ? Près de chez vous ?

Alerte enlèvement : un petit Kinder Pingui âgé de trois semaines a disparu ce matin.

Bien sûr, tout ceci n'est qu'une vision subjective de la réalité due à plusieurs années d'emprisonnement dans une cave proche des émanations toxiques d'usines de chocolat, et tout ceci avec pour seule compagnie : un foutu PC.

The end



Hypatie d'Alexandrie illustré par Alda



Hypatie d'Alexandrie illustré par Caroline Ravøl

Rê agonise, dardant sans conviction quelques traits rougis sur les bâtisses qu'il a assaillies toute la journée. Pierres chauffées pour esprits échauffés. Alexandrie étouffe. Ni le Nil, ni la mer toute proche ne parviennent à lui apporter la fraîcheur qui lui fait défaut. Pourtant, Hypatie se sent glacée. La fatigue, sans doute. La journée a été longue. Et épuisante.

Les citadins lui semblent toujours aussi surexcités. Les querelles qui opposent les chrétiens aux ultimes païens de la cité depuis plus de vingt ans connaissent ces derniers temps un regain d'activité et contaminent tous les esprits. L'atmosphère est lourde, chargée de menaces. La philosophe le sent, le perçoit où que son regard se porte. Les temples transformés en églises cristallisent d'amères rancœurs. Les statues, reliquats des temps anciens, attisent la haine des nouveaux maîtres, qui les jugent indécentes. La ville d'Alexandre n'est calme qu'en apparence et dissimule mal une schizophrénie galopante. Hathor la douce, la bienfaitrice et opulente mère nourricière, peut à tout instant faire volte-face et devenir son alter ego destructeur, Sekhmet la sanglante. À leur image vibre Alexandrie. Vivante, bruyante, joyeuse le jour, tristement silencieuse et inquiète la nuit venue. Au carrefour des peuples et des civilisations, la cité trouve son identité dans sa diversité, accueillant à bras ouverts les philosophes de la trempe d'Hypatie comme les obscurantistes acharnés. Parfois, cette dualité devient invivable et la ville s'embrase. Cela s'est déjà produit par le passé, cela se reproduira bientôt, Hypatie le ressent dans ses entrailles nouées par une angoisse sourde.

L'après-midi lui a paru sans fin. En temps normal, les séances à l'École l'apaisent. Donner son cours, dissenter et discuter des pensées de Platon ou d'Aristote comme des travaux de Ptolémée avec des esprits parfois habiles, tout cela la stimule, l'exalte, lui donne le sentiment d'être utile, vivante, importante peut-être même. Étant à la tête de l'école néoplatonicienne, elle jouit d'une notoriété certaine. Sa réputation de philosophe et de mathématicienne a dépassé celle de Théon, son père et professeur. On vient de loin pour l'écouter, la consulter sur les sujets les plus divers. Elle, une femme. Elle ne nie pas que cela flatte son orgueil, mais plus encore, cela la maintient en vie. Pour combien de temps ? Les choses changent. Elle l'a bien senti ce jour d'hui.

Pour la première fois depuis bien longtemps, Hypatie a regretté de ne pas être restée chez elle. La séance a été longue. Très longue. Trop longue. Une banale conversation sur le principe de transcendance, comme il y en a déjà tant eu au point que cela devienne presque lassant, et voilà que tout manque de dégénérer en pugilat. Que d'aucuns pérorerent sans fin sur l'absolue transcendance du Bien telle que l'a envisagée Plotin, sans rien comprendre, cela n'est que très habituel. Ils pensent que le Bien est le contraire du Mal et transcende toute chose car émanant de Dieu. Pourquoi pas ? C'est naïf et assez chrétien. Plotin cependant envisageait le Bien, ainsi nommé par Platon, comme l'Un, principe infini et transcendant, au-delà de tout, source de tout. Ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Le même mot recouvre en fait deux notions différentes. En tant que professeur, la philosophe a tenté, une



fois encore, de le leur expliquer, bien qu'elle sache cette notion compliquée à appréhender.

Mais il a fallu que des élèves confrontent leurs opinions sur le Divin, unique ou multiple, sujet délicat s'il en est en ces temps où le christianisme étouffe de plus en plus les autres religions. En un instant, la discussion a tourné à la bataille rangée. Quelques fâcheux se voulant théologiens – quelle farce ! – ont attisé les braises du conflit qui couvait entre les plus religieux de ses élèves et les plus sceptiques. Ils l'ont interrompue grossièrement à plusieurs reprises, elle, Hypatie d'Alexandrie, lui reprochant de palabrer légèrement sur ce qui relève à leurs yeux du Sacré et de la compétence de l'Église. Elle en vient à se demander pourquoi ils ont tenu à devenir ses élèves. L'École est certes ouverte à tous, mais il y a des limites à sa bienveillance, tout de même ! Elle veillera à ce que soient désormais identifiés et bannis les esprits obtus et querelleurs, pour la paix et le repos du sien. Elle ne peut laisser la corruption des esprits prendre pied dans son bastion...

Rentrer. Voilà ce dont elle a désormais envie. À moins qu'elle ne fasse un détour par la Bibliothèque...

« Dame ? Désirez-vous retourner à la villa ? »

Hypatie sursaute. Elle attend sur les marches devant l'École, depuis plusieurs minutes, assaillie par la chaleur et les mouches. La tête lui tourne. Elle rabat sa palla sur ses cheveux et descend vers la chaise à porteurs qui l'attend. Son maître-garde l'aide à s'installer.

« Non, Demetrios, répond-t-elle enfin. Nous ferons un petit détour par la Bibliothèque avant de rentrer.

– Bien, Dame. »

Les serviteurs soulèvent leur charge en prenant garde d'éviter les secousses et se mettent en route, emportant leur maîtresse vers l'édifice qui a succédé à la Grande Bibliothèque, ravagée des années plus tôt par les bons soins de l'évêque Théodose et de ses partisans. L'établissement qui a repris le flambeau aujourd'hui n'en est que l'ombre et ne possède plus que quelques ouvrages assez récents. Celui qu'elle désire consulter est une version restaurée d'un obscur texte d'Apollonius de Rhodes. Pas vraiment une rareté digne d'attention, mais Isaac a eu tellement de mal à l'obtenir qu'elle se doit, moralement, d'encourager son travail et la dévotion dont il fait preuve, malgré les risques qu'il encourt. Le brave homme se trouve dans une situation délicate par la faute de Cyrille, mais n'en voue pas moins sa vie à la restauration de la vénérable institution. Cela mérite son respect.

Hypatie soupire. Cyrille... En voilà encore un qui, en bon successeur de Théodose, s'ingénie à lui gâcher l'existence. Alors que le premier s'est acharné à détruire toute trace manifeste de paganisme, le second tient à parachever son œuvre en chassant les Juifs d'Alexandrie. Voire de toute la province d'Égypte, si personne ne l'en empêche. Isaac risque très gros en restant. La philosophe aperçoit encore ça et là les stigmates de la folie destructrice née de la politique de Théodose et son cœur se serre. Ruines de temples non encore déblayées au coin d'une rue, charnier de marbre le long du forum. Ci-gisent les idoles d'hier, Apollon émasculé, Jupiter décapité, Osiris brisé, Hathor, Vénus, Aphrodisis démembrées, fracassées, pulvérisées et oubliées là, pathé-



tiques débris abandonnés à la merci des éléments depuis la purge. Cachez donc ce sein païen que l'on ne saurait voir, ont rugi haches et masses. Hypatie frémit à nouveau. Elle, grecque de sang et d'éducation, instruite à Athènes par les plus grands esprits de son temps, s'est pourtant toujours sentie Égyptienne de cœur. Comme tous les habitants d'Alexandrie sans doute, ville de rencontre des mondes égyptien, asiatique, grec ou romain. Est-elle la seule à sentir tiraillée entre raison et mysticisme, ou est-ce un sentiment également partagé par les Alexandrins ? Ces dernières années, le second semble pourtant l'emporter sur la première dans l'esprit des citoyens. La philosophe ne peut s'empêcher de s'en inquiéter.

Sa récente conversion n'est peut-être pas une si mauvaise chose, réflexion faite. Elle va à l'encontre de ses convictions les plus profondes, de ce qu'elle est, de ses responsabilités de professeur chargée de former des esprits aptes à raisonner sans préjugés, de sa fierté de femme aussi libre et indépendante qu'il lui soit permis d'être. Elle tourne le dos à sa déesse préférée, Isis, qui dispense la vie aussi bien que le savoir, à qui se donne la peine de le rechercher. La philosophe regrette juste de devoir désormais assister à un culte auquel elle n'adhère qu'avec réticence, tandis que la visite du lointain sanctuaire de Philaé, dernière demeure autorisée des fidèles de la Magicienne, lui est désormais interdite. Hypatie ne le verra donc jamais. Y repenser accroît un peu plus sa fatigue.

« Demetrios, appelle-t-elle à travers le voile qui la dissimule à peine au regard des rares passants, j'ai changé d'avis. Rentrons. »

L'homme d'armes s'incline, la chaise pivote et fait demi-tour. Nyx a chassé Hélios et la garde de nuit allume les flambeaux qui projettent de sinistres ombres sur les murs, promesses de menaces que le fidèle Demetrios espère bien éviter.

Les menaces, sa maîtresse n'y songe pas. Ou plutôt, y songe tellement souvent qu'elles sont devenues partie intégrante de son état d'esprit. Elle y repense quand elle réfléchit à la réponse qu'elle doit donner au préfet. Oreste lui a écrit, une nouvelle fois, pour se plaindre de Cyrille et son intransigeance, et lui demander conseil, encore. Cela devient lassant.

« *Chasser les Juifs d'Alexandrie ne lui suffit plus, écrit-il. Il lui faut maintenant les faire disparaître d'Égypte, si ce n'est de la surface du monde. Comment raisonner un tel homme ? Je ne puis tout de même prendre les armes contre un évêque !* »

Et que pourrait-elle donc faire qu'il ne puisse accomplir ? Elle a déjà épuisé tous les arguments que la raison peut dicter et l'émotion inspirer. Comment donc une femme, philosophe et païenne récemment convertie à contre-cœur, peut-elle espérer comprendre la pensée d'un religieux chrétien qu'elle juge illuminé ? Elle s'est par trop investie dans ce conflit, ce qui lui vaut beaucoup d'ennemis. Il lui faut désormais se mettre en retrait.

Du repos, voilà qui lui fera du bien. Penser à autre chose. Par exemple, répondre à la lettre d'Euoptos, qui rencontre toujours autant de problèmes à fabriquer l'astrolabe dont Synésios, son frère, n'a jamais été satisfait et lui a légué les plans (à moins qu'il ne s'agisse d'un



prétexte pour lui écrire plus souvent ; ce garçon semble s'ennuyer ferme dans son exil provincial). Passer une agréable soirée à disserter philosophie avec son époux Isodoros. Oublier cette mauvaise journée.

On en décide autrement pour elle. La chaise tourne dans la rue qui longe sa villa. Il y fait clair. Très clair. Beaucoup trop. Trop de torches l'éclairent. Trop de porteurs pour les brandir. Trop d'importuns à les accompagner. Les portes de la demeure sont encore loin, inaccessibles. Demetrios tire son glaive et ordonne aux serviteurs de faire demi-tour. Intriguée, Hypatie passe la tête à travers les voiles et aperçoit la troupe de querelleurs, parmi lesquels se trouvent des moines – des Nitrians, note-t-elle, des ennemis qui l'accusent publiquement, à tort, d'attiser la discorde entre Oreste et Cyrille, et de contester les interprétations bibliques de celui-ci. Entre autres choses.

« Fuyons, souffle la philosophe, les pupilles dilatées par un terreur aussi soudaine que justifiée.

– La voilà ! hurle l'un des émeutiers. C'est elle !

– Saisissez cette catin païenne ! » éructe un homme à l'air insensé qu'Hypatie reconnaît malgré la distance : Petros le Lecteur. Un partisan de Cyrille. Un fanatique comme lui. Complètement fou.

La fuite est vaine. Que peuvent quelques hommes face à cette horde enragée et armée ? Demetrios tue deux agresseurs, en blesse un troisième et succombe sous les coups de la multitude. Un porteur est massacré, l'autre s'enfuit. La philosophe est happée par une forêt de bras, extirpée de son siège échoué sur les pavés et traînée devant le

Lecteur ivre de haine. Elle entrouvre les lèvres pour parler, se défendre. Un coup de pied lui brise la mâchoire, le sang envahit sa bouche.

« Tes crimes prennent fin cette nuit, crache Petros. Tes sortilèges n'auront bientôt plus d'effet sur notre empereur, le juste Arcadius, ni sur le préfet, Oreste l'égaré. Mes frères, il est grand temps pour nous de purifier l'Égypte de la vermine qui la ronge ! À l'image du Saint Théophile et du révérend Théodose, le très chrétien évêque Cyrille s'est donné pour mission de débarrasser les Deux-Terres des païens et des Juifs. Par ses paroles et actions impies, cette sorcière impudique, s'arrogeant des prérogatives d'homme, conteste son autorité. Cette adoratrice d'idoles infâmes pervertit les jeunes esprits de bons chrétiens en leur enseignant des mensonges dictés par le Démon. Elle... »

Hypatie n'écoute déjà plus, n'entend plus. La perle d'Alexandrie est traînée dans la boue comme un vulgaire détritrus, foulée aux pieds par des malpropres incultes et grossiers. Mais tout cela n'a plus d'importance. Elle est loin, ailleurs.

Face à elle, immobile parmi les agresseurs qui ne semblent pas la remarquer, se tient une femme à la silhouette longue et élégante, drapée dans une robe légère et cintrée à l'ancienne mode égyptienne. Belle, d'une beauté irréelle et inhumaine, comme on en voit encore parfois peintes sur les murs de vieux temples ayant échappé à la destruction. Sa peau a la couleur du cuivre, ses longs cheveux lisses celle de l'ébène, de même que ses yeux soulignés de khôl. Ils sont doux et pétillants d'intelligence. L'apparition lui tend ses bras fins où tintent des



Hypatie d'Alexandrie par Caroline Ravøl

bijoux d'or, déployant des ailes surnaturelles et protectrices vers Hypatie.

Celle-ci veut s'élancer, débarrassée de toute crainte. Elle a reconnu la déesse à sa coiffe-trône. Aset. Isis. La Grande Magicienne, la gardienne des Secrets. La Salvatrice, déesse de la vie, la plus puissante de toutes venue la chercher, elle, l'une de ses dernières disciples, et peut-être lui apporter l'immortalité. Il ne peut lui être accordé plus grand honneur.

La philosophe a l'impression de flotter à sa rencontre, à peine gênée par les fous qui la lacèrent de coups. Elle ne sent plus les acharnés la traîner à travers les rues, elle ne voit pas l'église du Césareum où ils l'entraînent. Elle ne s'entend même plus hurler. Elle se trouve dans un rêve où Isis lui fait face et attend que sa disciple vienne à elle pour l'emmener loin de tout ça, rejointe par sa sœur Nephtys, qui apparaît à son côté et lui murmure de doux encouragements. Elle sait qu'elle va mourir.

Quand les mauvais arrachent ses vêtements et la frappent à coups de tessons de bouteilles, l'épouse de Seth la prend dans ses bras et la serre contre elle, la berce, l'entraîne toujours vers sa sœur, souriante, rassurante. Curieux. Hypatie se serait attendue à voir également Athéna ou Déméter, mais aucune n'est présente. Ou peut-être le sont-elles, sous cette forme, ou ne font qu'unes. « La multiplicité suppose l'unité qui la structure ». Même chez les Dieux. Plotin serait heureux de voir sa théorie confirmée. À moins qu'il ne le sache déjà ?

« Si tu savais comme il était loin des réalités, murmure Isis. Tu verras, bientôt, ma chère fille, tu auras toutes les réponses aux questions que tu te poses. »

La philosophe se sent euphorique. La plus savante des déesses lui offre la Connaissance, celle qu'elle a toujours recherchée sans l'atteindre. L'excitation teinte sa vision de rouge. Ou est-ce son sang qui lui coule dans les yeux ? Petros le Lecteur, les Nitriens, leurs suiveurs, tous sont si loin. Elle ne voit plus leur haine la déchirer, n'entend plus ses propres hurlements, ne ressent pas la douleur. Seules demeurent les déesses.

Et soudain, une rupture. Une souffrance immense, suivie d'un soulagement plus intense encore. La femme la plus savante de l'Empire, la plus respectée des philosophes de son temps, la plus belle fille d'Égypte, dit-on, quitte les vivants et se jette enfin dans les bras d'Isis. Elle embrasse la déesse et la connaissance absolue d'un même mouvement.

Dans le Césareum, les fous achèvent de démembrer la martyre, hébétés par leur cruauté. Les plus excités se reprennent, décident de traîner les morceaux de cadavre dans Alexandrie qui s'éveille brutalement pour plonger en plein cauchemar sanglant. La foule s'assemble, rejoint la macabre procession et hurle sa joie ou son horreur, éclairant la nuit des lueurs sinistres de leurs torches. Et quand, enfin, Nout enfante à nouveau Rê, des maisons brûlent déjà, rejointes bientôt par les pathétiques restes de « la philosophe si chère à Dieu et que nous ne saurions trop vénérer ». Mais l'avis de Synésios de Cyrène, ancien



évêque de Ptolémaïs, peu s'en soucient en cette heure brutale. Les bourreaux consomment le corps en hurlant « Gloire à Dieu ! Vive notre Seigneur Jésus-Christ ! ». Mais personne n'ose ajouter « le Bon et Magnanime ».

Alors que la fumée s'élève lentement du Cinarôn qui surplombe Alexandrie, les nuages s'amoncellent au-dessus de la ville. Ils crèvent bientôt l'abcès noirâtre et déversent leurs eaux froides sur les ardeurs des enragés, éteignant le foyer criminel. Dans la foule assemblée, certains se signent, d'autres conjurent discrètement le mauvais sort d'un geste rapide. Le Ciel désapprouve la mise à mort.

« Dieu et Jésus pleurent sur la douce fille de Théon et la folie des hommes », murmure une vieille femme que l'on fait taire aussitôt.

Hypatie, elle, est loin, très loin. Partie vers le Paradis, les Champs Élysées ou les Jardins d'Ialou, enfin en paix, en bonne compagnie parmi les raisonnables, tandis que chez les vivants l'on s'adonne à une débauche de pillages et de destructions, dont les premières victimes seront sa famille, ses amis, l'École, la Bibliothèque, son œuvre. Son monde. Sans l'avoir vraiment voulu, Hypatie clôt un long chapitre de l'Histoire d'Alexandrie. Un autre s'ouvre, plus sombre, où elle n'aurait pas eu sa place.



Expiation illustré par Magali Villeneuve



Nefer escalada le tertre qui menait à la sépulture et s'accroupit face à la tombe. Toute sa famille était enterrée là, dans la zone réservée aux membres de sa race. Même dans la mort, son peuple était exclu. Autrefois, il y avait eu des temples magnifiques et des pyramides, mais depuis que les humains avaient détrôné ses ancêtres, leurs descendants avaient vécu dans le rejet et l'opprobre, ne devant leur survie qu'aux services essentiels qu'ils rendaient aux hommes et craignant, à chaque instant, de se faire assassiner en guise de représailles pour les crimes commis des siècles plus tôt.

Maintenant, il ne restait plus qu'elle.

Elle s'agenouilla et déposa ses offrandes sur la pierre. Si elle avait eu des fils, c'est à eux que serait revenue la tâche de nettoyer la nécropole mais puisque tous les mâles de son espèce avaient péri, elle n'avait ni compagnon ni enfants. Absorbée par sa prière, elle n'entendit pas les hommes s'approcher et fût prise au dépourvu lorsqu'un caillou l'atteignit à la nuque.

« Sorcière ! Démon ! » entendit-elle crier alors qu'elle se glissait à l'intérieur du mausolée. Elle dut passer tout l'après-midi cachée sous la pierre tombale avant que la foule ne se lasse. Elle savait ce qu'ils lui feraient s'ils l'attrapaient. Le souvenir fit refluer une onde d'angoisse dans ses membres, la glaçant jusqu'aux os.

Trois lunes auparavant, elle avait assisté au lynchage des derniers rescapés de sa race. C'étaient ses voisins, dont le plus jeune fils avait été son fiancé. Ses parents à elle étaient morts presque deux ans

plus tôt, dans l'incendie criminel qui avait détruit leur maison. Elle était alors en mission et n'était revenue que pour trouver un tas de cendres et recevoir les condoléances hypocrites de Pharaon.

Même si le vieux monarque n'avait jamais tenu devant elle les propos qu'elle avait entendus partout ailleurs, même s'il n'avait jamais exprimé la moindre haine, la moindre rancune envers sa race, elle savait que lui aussi serait soulagé à sa mort. Non seulement elle appartenait à l'espèce qui avait autrefois gouverné le pays, mais elle était en outre une guerrière, l'ultime membre d'un peuple de prédateurs. À chaque fois qu'elle était en sa présence, elle pouvait sentir qu'il craignait qu'elle ne l'attaque, qu'elle ne tente de s'emparer du trône. À chaque fois que leurs yeux se croisaient, elle pouvait voir qu'il pensait, comme les autres, qu'elle aussi serait capable de se nourrir des humains, comme son peuple l'avait fait à l'époque où il gouvernait le pays... Comment pouvait-il ne pas comprendre ?, rumina-t-elle en serrant les poings. Comment pouvait-il la tenir responsable des crimes que ses aïeuls avaient commis ? Comment pouvait-il ne pas voir que sa race avait évolué et qu'elle-même, comme ses parents avant elle, ne désirait plus à présent que le pardon et l'oubli ?

Mais les hommes, si rapides à effacer la honte de n'avoir été, en ces temps reculés, que des animaux auxquels son peuple avait enseigné l'écriture, l'architecture et l'agriculture, n'avaient pas oublié que leurs anciens souverains avaient aussi été cannibales...

Tapie dans l'obscurité du sépulcre, Nefer haussa les épaules. Qu'y pouvait-elle ? La chasse, le besoin de se nourrir de viande crue –



de préférence encore vivante – étaient inscrits en elle. Qu'elle soit ainsi ne signifiait pas que, comme son peuple l'avait fait des siècles plus tôt, elle fût prête à se repaître de chair humaine, à désirer asseoir son pouvoir sur le pays pour reconstituer les immenses troupeaux humains dont ses ancêtres avaient fait l'élevage afin d'assouvir leur constant besoin de viande fraîche ! Les hommes ne comprenaient pas qu'elle ne ressentait que dégoût pour eux, que honte envers son passé et que chaque jour, chaque fois qu'elle croisait le regard d'un homme, elle avait un peu plus de mal à porter le fardeau d'une culpabilité qu'elle ne se reconnaissait pas. Pourquoi lui en voulaient-ils ? Elle n'avait jamais tué un seul homme. Elle avait consacré sa vie, comme ses parents et leurs parents avant eux, à protéger le peuple d'Égypte des dangers extérieurs en guise d'expiation pour les crimes que les fondateurs de leur peuple avaient commis un millénaire plus tôt...

Nefer plissa les paupières. Même si nul ne la voyait, elle ne voulait plus laisser ses larmes couler. Lorsque son ouïe, beaucoup plus développée que celle d'un humain, constata que le silence était revenu dans le cimetière, elle prit le risque de sortir de sa cachette. Ils auraient dû comprendre que tous ceux qu'ils avaient tués n'avaient jamais cherché à combattre. Les survivants de familles massacrées n'avaient même pas tenté de venger leurs morts, trop conscients de leurs torts passés, de leur vocation présente, pour aspirer à autre chose qu'à l'oubli.

« Ils ne pensent qu'au passé, fit-elle à voix haute avec amertume, ne souhaitent que notre mort. Mais lorsqu'ils nous auront tous massacrés, ils ne survivront pas à la prochaine attaque. »

Un bruit de pas léger se fit entendre au pied de la colline. Elle reconnut immédiatement la démarche de souris de sa vieille nourrice, mais préféra se renfoncer dans les ténèbres.

« Ma Dame, vous êtes là ? chevrot la voix usée.

– Dame Nefer, répéta l'aïeule, est-ce vous ? Vous n'êtes pas blessée ? J'ai appris qu'ils pourchassaient une créature ce midi, et j'ai eu peur pour vous... »

La proscrire ne quitta pas son caveau.

« Alors c'est ce que nous sommes pour vous ? Des créatures démoniaques à détruire ? Ne sommes-nous donc rien de plus ?

– Ma Dame, pardonnez-nous, supplia la vieille femme en s'agenouillant avec difficulté devant la sépulture. Il reste encore des individus qui savent ce que nous devons à votre race, mais la population est devenue folle... Elle veut du sang, et je crains pour votre vie... »

Nefer ne se laissa pas attendrir.

« Ma Dame, continua la matrone, je vous suis fidèle et ces vauriens sont partis... Rentrons à la maison avant qu'il n'en revienne qui mettraient le feu à la tombe. »

Cette dernière phrase poussa la jeune femme à s'extirper de son abri. Iset était la seule à savoir, hormis Pharaon, qu'elle avait survécu à l'incendie de la demeure familiale. Et elle était la seule à savoir que Nefer ne dormait presque plus depuis cette nuit-là, grappillant quelques heures de sommeil chez la vieille femme ou dans quelque caveau abandonné.



Avec douceur, elle releva l'ancienne et se pencha pour se mettre au niveau de ses yeux.

« Petite mère, murmura Nefer à voix basse, lui donnant le titre que la nourrice avait porté durant ses vingt premières années, tu n'aurais pas dû monter jusqu'ici. Tu sais que le médecin t'a interdit les efforts qui fatiguent ton cœur.

– Mon cœur n'aspire qu'à rejoindre vos parents, pour continuer à les servir dans l'au-delà comme je le faisais ici, geignit l'aïeule en posant la main sur sa poitrine desséchée. Alors, si ce chemin me permet de prendre plus vite la route qui mène à leur séjour, je le ferai tous les jours.

– Et tu me laisserais seule ?

– Vous ne serez pas toujours seule. Ils ne peuvent pas avoir tué tous ceux de votre sang. Vous devez partir, partir très loin et au plus tôt afin de découvrir les vôtres. »

D'un geste saccadé, elle pressa la main de Nefer contre son cœur.

« Je vous en supplie, Ma Dame, sauvez-vous d'ici avant qu'ils ne vous assassinent et refaites votre vie avec ceux de votre espèce. Vous devez trouver un compagnon et créer une descendance avant qu'il ne soit trop tard...

– Trop tard pour quoi ? demanda Nefer avec amertume. Trop tard pour sauver l'avenir de notre peuple ? Ou trop tard pour celui du tien ? »

L'espace d'une seconde, elle avait eu la vision d'un futur possible, un futur où elle aurait eu un mâle, aurait porté ses enfants. L'espérance de vie de sa race était très longue, la croissance des petits tellement rapide ; en quelques générations humaines, ses propres descendants, s'accouplant à elle et entre eux, les auraient submergés de leur nombre. Ses aïeux l'avaient fait dans le passé, Nefer aurait pu suivre leur exemple. Elle serait alors revenue en Égypte, accompagnée d'une armée des siens, et reprendre le pouvoir, réinstaurer les anciennes coutumes et se venger des humiliations et des injustices... Elle secoua la tête. À force d'être confrontée à l'image que les hommes avaient d'elle, elle finissait par devenir le monstre qu'ils voyaient. Non. Cela n'arriverait pas.

De toute façon, la rumeur lui avait appris trois jours auparavant qu'un nouveau serpent-démon avait fait son apparition à la frontière sud du pays et qu'il menaçait les villages les plus proches. Elle savait depuis lors que le moment n'était pas loin où Pharaon la ferait mander pour qu'elle aille le combattre. Jusqu'à présent, il n'avait pas osé mais cela ne tarderait plus.

« Ma Dame, reprit la vieille femme qui avait laissé Nefer à sa réflexion, vous ne devez plus penser à notre peuple. Vos ancêtres avaient une dette de sang à payer aux nôtres, mais en se sacrifiant à la vindicte des hommes, en acceptant leur mort, ils l'ont acquittée depuis longtemps. Les hommes ont prouvé qu'ils ne valaient pas mieux en perpétuant le génocide de votre race. Vous n'avez plus à vous préoccuper de nous. Pharaon sait aussi que vous ne parviendrez pas à venir à bout de la bête seule et qu'il est responsable de cet état de choses.



Venez, dit-elle en prenant sa main avec détermination, rentrons à la maison une dernière fois. Vous ne pouvez plus rester ici à attendre de vous faire tuer.

– Si je suis restée, murmura l’orpheline tout en se laissant guider au bas de la colline, c’est parce qu’il le fallait. Je ne peux pas quitter la sépulture de ma famille, ni t’abandonner en laissant ton pays face à un péril qu’il ne pourra vaincre.

– Ma Dame, termina la nourrice en se dirigeant vers la barque qu’elle avait attachée à l’embarcadère le plus proche, vous penserez à cela plus tard. Pour le moment, vous devez reprendre des forces. »

Ce soir-là, Nefer n’eut que le temps de grignoter quelques bouchées de viande crue marinée aux épices et de boire quelques gorgées de lait avant qu’un messager de Pharaon ne paraisse à l’entrée du petit jardin.

« Est-ce bien la demeure d’Iset la nourrice, demanda-t-il sans pénétrer plus loin dans la propriété. Sa Majesté réclame sa présence au Palais. J’ai aussi une communication pour sa fille.

– Laissez-la devant la porte et allez-vous-en, cria la vieille femme à qui la présence de Nefer chez elle avait enseigné la méfiance.

– Je dois remettre ses ordres à la fille d’Iset en personne. Pharaon m’a ordonné de vérifier son identité.

– Alors entrez, se résigna la nourrice, et laissez vos sentiments personnels en dehors de ma maison. »

Le messager s’essuya les pieds devant la porte. Les sandales

étant très chères, la plupart des gens marchaient pieds nus, gardant les précieux accessoires pour les cérémonies. Il s’inclina devant l’ancienne avant de se tourner, les yeux toujours baissés, vers Nefer qui achevait avec lenteur son repas frugal.

« Êtes-vous la fille adoptive d’Iset la nourrice ? fit-il sans oser lever le regard.

– C’est bien moi. Mais peut-être Sa Majesté vous a-t-elle donné quelque moyen de me reconnaître, répondit-elle, sereine en apparence bien que son cœur battît la chamade.

– Bien sûr, mais il m’a aussi recommandé de ne vous regarder que si vous m’en donnez l’autorisation.

– Vous l’avez, laissa tomber Nefer sans daigner se lever. Mais je vous recommande d’oublier mon visage dès que vous franchirez à nouveau le seuil de cette demeure. Peu de gens peuvent prétendre connaître mon aspect et être en sécurité dans la ville... »

Le garde, toujours courbé, tressaillit avant de répondre.

« Est-ce une menace, Ma Dame ? Pharaon m’avait dit que votre peuple était bienveillant à notre égard. Dois-je informer le roi qu’il a été insulté en la personne de son messager ? »

Il ne vit le couteau que lorsqu’il se ficha entre ses pieds. La lame vibrait encore lorsque Nefer se leva, envoyant valdinguer son tabouret.

« Pauvre imbécile ! hurla-t-elle. Si ma race avait voulu ta mort ou celle de ton monarque, il n’y aurait plus un seul être humain dans tout le pays ! Cela fait des siècles que notre peuple meurt pour proté-



ger le vôtre et réparer ses torts ! Si je préfère que tu ne voies pas mon visage, c'est pour ma propre sécurité, et la tienne par la même occasion ! »

Entendant le gémissement de la vieille nourrice, que l'angoisse avait transformée en petit tas pitoyable ne tenant debout que par miracle, Nefer réfréna la colère qui l'avait envahie et reprit sur un ton plus posé.

« Délivre ton message et délivre-nous ensuite de ta présence. »

Livide, l'homme opina et leva enfin les yeux sur son interlocutrice. Le saisissement faillit le faire replonger au sol.

« Quoi encore ? demanda la jeune femme d'une voix acide. Ne viens pas me dire que mon apparence te surprend, tu serais bien le seul membre de ton peuple à n'avoir jamais jeté une pierre à l'un des miens. »

Puis, réalisant ce que ses paroles pouvaient avoir de blessant envers sa nourrice, elle lui adressa un geste contrit auquel la vieille femme répondit d'un sourire fatigué.

« Pardonnez mon irrespect, Ma Dame, bredouilla l'homme avant de tendre une main hésitante vers le pichet posé sur la table. Je ne me doutais pas que vous ressembliez tellement...

– C'est bon, je connais la chanson. Sers-toi à boire et dis-moi ce que Sa Majesté me veut. »

Le héraut avait bien des raisons de trembler devant Nefer. En la contemplant, les mots du souverain lui étaient revenus à l'esprit. Mots qu'il avait écartés d'un sourire méprisant, bien que dissimulé par respect pour le dieu incarné. Le monarque lui avait dit de ne pas s'effrayer,

que la fille adoptive d'Iset ressemblait à s'y méprendre à la déesse-chat Bastet. Il avait ajouté qu'elle faisait partie du Vieux Peuple et qu'il devrait la traiter avec un immense respect et une extrême prudence. Pharaon faisait partie des rares hommes à avoir encore conscience de ce paradoxe : les humains vénéraient Bastet et lui offraient des sacrifices, mais assassinaient chaque jour ses descendants, ces mêmes descendants qui leur avaient apporté leur culture et leurs appétits sanguinaires. Comme la déesse elle-même, à la fois Bastet et Sekhmet, le peuple de Nefer avait eu deux aspects. Ils avaient été tour à tour gardiens et meurtriers. Et à présent, les humains répétaient ce schéma, assassins du Vieux Peuple qu'ils auraient dû préserver pour leur propre survie. Mais bien souvent, nul ne prenait en compte cette dualité et les rares sages à prôner la modération et la tolérance étaient considérés avec mépris comme des faibles, même lorsqu'il s'agissait de Pharaon.

Le messager avait mis l'avertissement du vieux roi sur le compte de son esprit de plus en plus confus. Mais là, face à cette créature qui aurait pu être la divinité en personne, il ressentait un mélange de peur et de fascination. Son instinct lui commandait d'éliminer le prédateur face à lui, tandis que son esprit lui disait de s'agenouiller devant l'incarnation de la déesse. La figure triangulaire, surmontée par une paire d'oreilles pointues, les grands yeux verts, étirés vers les tempes et cerclés d'un noir ne devant rien au khôl, le nez, court et camus, tout cela était à la ressemblance parfaite de Bastet. De plus, comme la divinité, ces traits étranges composaient un visage charmant et empreint d'une beauté mutine bien que marquée d'une profonde tristesse.



« Eh bien ! coupa Nefer, agacée par l'insolence de ce courrier qui la dévisageait. Tu étais plus bavard tout à l'heure. As-tu perdu ta langue ?

– Non, Ma Dame, dit-il, déroulant le papyrus sur lequel le dieu incarné en personne avait inscrit le message. Pharaon, vie, grandeur et puissance, fait savoir à Iset que sa présence est requise d'urgence au palais. Elle pourra emporter les biens qui lui tiennent à cœur car elle y sera hébergée jusqu'au retour de la Dame Nefer. »

Dès qu'il se tut, la nourrice poussa un cri d'indignation :

« Partir de chez moi ? Est-ce ainsi que Pharaon récompense les vieux serviteurs ? Pourquoi Sa Majesté souhaiterait-elle ma présence au palais ? Pharaon ne m'a pas réclamée depuis qu'il m'a mise au service de ses conseillers, voilà plus de vingt années ! »

Elle s'énervait à nouveau, et sa voix monta dans l'aigu.

« Pourquoi parle-t-on du retour de ma fille ? Je ne veux pas qu'elle parte, elle ne peut plus partir, maintenant qu'elle est seule...

– Mère, l'interrompit Nefer, tu disais toi-même qu'il serait sage que je m'en aille au loin. Bien que je soupçonne Pharaon de ne pas m'envoyer en voyage d'agrément. »

Elle se tourna vers le messager pour lui demander :

« Est-ce tout ce que tu avais à me dire ?

– Non, noble Dame, le monarque a laissé des ordres directs quant à votre mission. »

Il eut un léger toussotement avant de reprendre la lecture du papyrus :

« À la très noble dame Nefer, fille de Neferê et d'Ahken, que la plante de ses pieds soit ferme pour le long voyage qui l'attend, que ses griffes soient acérées et ses bras pleins de la vigueur divine dont elle aura besoin pour mener à bien la tâche ancestrale qui lui est dévolue. »

Il fut interrompu par le cri sauvage que poussa Iset.

« Douce Isis, protectrice des femmes et maîtresse d'Osiris, c'est bien ce que je craignais ! Notre seigneur envoie la dernière descendante du Vieux Peuple à la mort après avoir laissé tuer toute sa famille ! Notre pays ne verra pas la prochaine décrue du Nil s'il n'y a plus la race ancienne pour nous protéger. »

Elle pleura sans honte, les larmes débordant de ses yeux sans qu'elle ne puisse les retenir. Même le messager, qui s'apprêtait à fustiger l'outrecuidance d'une vieille femme osant blasphémer son roi, se sentit désarmé par cette profonde tristesse et s'apitoya sur la nourrice qui voyait son enfant poussée vers une mort certaine.

« Allons, calmez-vous, vous serez protégée et accueillie dans le Palais jusqu'au retour de la Dame. »

Nefer enroula un bras protecteur autour des frêles épaules secouées de sanglots et demanda :

« Vous a-t-il précisé l'endroit où se trouve le serpent-démon, ainsi que sa taille et sa force, puisque je suppose que c'est bien de cela qu'il s'agit ?

– Bien sûr, noble Dame, » fit le messager avec un respect accru. Qui aurait cru que cette frêle créature, considérée comme un monstre par tout un peuple, prendrait avec autant de calme et de bravoure l'an-



nonce d'une tâche qui avait fait reculer les plus vaillants soldats du royaume ? Puis Nefer esquissa un sourire qui révéla sa gueule. Brusquement, le messenger se souvint que cette figure charmante était issue de la plus terrible race de prédateurs et serait, sans nul doute, tout aussi capable de lui déchirer la gorge de ses crocs que ses ancêtres l'avaient fait durant des siècles. Il reprit sa contenance rigide.

« Le serpent-démon est apparu à la frontière avec la Nubie. Il s'est installé au bord du lac après avoir asservi les trois villages frontaliers et étend son influence chaque nuit. La terre s'asphyxie autour de lui et seuls quelques paysans en felouque ont pu survivre. Pharaon ajoute qu'il est urgent que vous interveniez, car il s'agit d'une reine qui aura une portée d'ici peu. Sa Majesté vous garantit la sécurité et la protection de votre gouvernante, ainsi que la reconnaissance qu'Elle éprouvera envers vous si vous réussissez ou le deuil que le royaume entier portera en cas d'échec.

– Ça me fera une belle jambe si je meurs, cracha Nefer. Je me mettrai en route dès qu'Iset sera en sécurité. Je serai à la frontière d'ici trois nuits.

– Pharaon met une péniche royale à votre disposition pour le voyage ainsi qu'un détachement de soldats. Ils vous attendent à bord.

– Non, j'irai plus vite si je voyage seule par les pistes des Bédouins. Eux feront le trajet sur le Nil et serviront à bloquer le passage du fleuve à la reine et à tuer sa progéniture s'il y en a une. »

Le héraut était abasourdi.

« Pourquoi croyiez-vous donc que l'on ait appelé notre race les

coureurs du désert ? De plus, je mènerai le combat seule... Je ne veux pas d'humains dans mes pattes quand je combats. »

Le messenger ne trouva rien à dire et s'inclina jusqu'au sol. Iset continuait à sangloter en silence, le visage enfoui dans la tunique de sa protégée comme si elle cherchait à s'emplir de son odeur.

Quelques minutes plus tard, le messenger emmenait la vieille nourrice effondrée à bord de la petite felouque sur laquelle il était venu, tandis que la grande péniche commençait son long périple vers le sud. La jeune femme, quant à elle, s'était déjà évanouie dans la nuit, emportant juste ses dagues et les amulettes de ses parents.

Le combat touchait à sa fin. Les ennemies s'étaient affrontées deux nuits durant et en portaient les blessures. Nefer saignait abondamment d'une large balafre dans le dos. La reine avait eu l'œil droit crevé dès le début du duel et la douleur l'empêchait de percevoir les vibrations de ce côté-là. Nefer en profita pour charger sur le flanc et enfonça ses griffes prolongées d'acier dans la chair plus tendre du ventre puis pivota pour se mettre hors de portée. Si le reptile parvenait à la saisir, la force de ses anneaux suffirait à la broyer.

La reine avait vu les soldats occire la portée qu'elle avait mise bas trois jours plus tôt ; elle se battait, ainsi que la descendante du Vieux Peuple, pour sa survie, dernières représentantes de leur race. Elle attaquait avec fureur dès qu'elle parvenait à situer son adversaire. Elle espérait la submerger par l'enchaînement de ses offensives, mais



son opposante était trop rapide et esquivait presque tous les assauts. Presque. La déchirure le long de sa colonne vertébrale, suintant sans cesse, la faisait souffrir. Bientôt, elle finirait par s'épuiser et à ce moment-là, la reine pourrait enfin venger ses petits.

Le serpent-démon lança une nouvelle attaque et parvint à encercler son ennemie dans l'étau de ses pattes avant. Nefer plongea sous le ventre et virevolta en voyant une ouverture en direction du double cœur.

La douleur arracha au serpent un cri strident et elle tendit la tête vers les étoiles, présentant son cou vulnérable. Nefer plongea ses griffes dans la gorge offerte, ouvrant la jugulaire d'un coup précis. Mais la reine aussi avait fait mouche et Nefer ne put se dégager à temps de l'emprise des antérieures qui broyaient sa propre gorge.

De loin, les soldats regardaient la scène.

« On dirait que la femme-chat a porté un coup mortel, chef, cria le plus proche. Qu'est-ce qu'on fait, on va la récupérer ? »

Le vétéran mit sa main en visière, pour tenter de mieux discerner le nœud formé par les guerrières agonisantes.

« Et puis quoi encore ? bougonna-t-il en haussant les épaules. Elles se sont entretuées, bon débarras. Le Vieux Peuple n'est pas mieux que les serpents-démons ; laissons-les entre elles. Pharaon sera mieux assis sur son trône si l'engeance des anciens tyrans ne vient pas le réclamer. »

La troupe fit demi-tour sans un regard de plus et, lorsque la nuit vint, ils naviguaient en direction de la capitale.

La nuit tombait et Nefer sentait sa vie s'écouler. La prise effroyable sur sa gorge s'était desserrée à la mort de la reine, mais le venin avait déjà pris trop de puissance en elle pour qu'elle puisse lever la main et mettre fin à ses souffrances. Elle entama la prière des morts.

« Bastet, protectrice de mon peuple, guide mon âme dans ce long chemin qui va la mener vers ton royaume. Toi qui sièges à côté d'Anubis, dis à Maât, déesse de la justice, que je suis morte en réparant les torts de mes aïeux. Ce monde est libéré du passé... »

L'étau qui la faisait suffoquer lui fit perdre connaissance. Lorsqu'elle revint à elle, ses yeux s'ouvrirent sur un brouillard lumineux dans lequel une silhouette humaine à tête de chat se détachait petit à petit. La forme se rapprocha jusqu'à ce qu'elle puisse distinguer les méplats du visage.

« Tu souhaites donc tellement mourir, ma fille ? »

Ses lèvres n'avaient pas frémi. Les mots semblaient émaner de son esprit même, et possédaient toute la tendresse d'une mère.

« N'y a-t-il donc rien qui te rattache à ce monde ? »

Nefer secoua la tête, oscillant entre le rêve et la mort.

« Mon peuple s'est éteint. Je n'ai ni parents, ni amis. Je n'aurai pas de compagnon. Pourquoi voudrais-je passer ma vie traquée comme une bête ? J'ai expié les péchés de ma race. À ma mort, les humains n'auront plus aucun prédateur... »



– Tu ne vis donc que pour servir, fit la créature avec bonté et un certain humour. Avoir des enfants et une vie paisible auprès des hommes ne te satisferait donc pas ?

– Pourquoi vous moquez-vous de moi, noble déesse ? Est-ce pour juger de la pureté de mon âme ? Une descendance et une vie simple auraient suffi à mon bonheur mais à présent, je ne souhaite plus que la paix.

– Écoute-moi, fit l'être de lumière, je vais t'offrir un choix. Les humains craignent ce que ton peuple a été et ce qu'il pourrait être. Ta ressemblance avec leurs dieux ne fait que leur rappeler leur propre fragilité. Mais je peux faire de toi leur plus proche compagnon, un hôte respecté dans leur maison et une figure de culte pour leurs prêtres. Qu'en penses-tu ? Mais dépêche-toi de choisir, tu es à la croisée des chemins et il est dangereux de rester trop longtemps dans le néant entre les royaumes. »

La femme-chat eut un soupir douloureux qui tacha ses lèvres de sang. La fin était proche.

« Noble déesse, je m'en remets à votre sagesse. Je suis la dernière des miens. Si vous pouvez faire en sorte que mon peuple revienne à la vie et ne soit plus le protecteur ou la menace que voient les hommes, je serai heureuse de devenir celle que vous souhaitez.

– Fais attention, se moqua gentiment l'être supérieur, je n'ai pas dit que tu ne serais plus une gardienne, au contraire. Les hommes vous aimeront pour votre indépendance et votre beauté, pour la défense que vous leur assurerez contre les serpents et les prédateurs,

mais vos crocs et vos griffes leur seront des alliés et non le souvenir du passé. »

La silhouette fit courir sa main sur le corps blessé de Nefer, avant d'ajouter :

« Ton sang ne reviendra pas à la vie. Tu es la dernière et je ne peux faire revivre ceux qui cheminent déjà dans le royaume des ombres. Mais tu seras la mère de la nouvelle génération et les humains vous chériront autant qu'ils chérissent leurs propres enfants... »



Iset regardait le soleil se coucher sur la capitale. Une lune entière s'était écoulée depuis le retour des soldats et elle n'abandonnait toujours pas l'espoir que sa protégée fasse encore son apparition à la porte du Palais.

Elle entendait encore la voix du commandant de l'escadre, racontant comment les guerrières s'étaient entretuées. Elle n'acceptait pas l'idée qu'ils aient pu abandonner son enfant agonisante dans le désert, son corps laissé aux charognards...

Elle sentit l'un des nombreux chats domestiques du palais se frotter contre ses jambes et l'écarta d'une main distraite.

« Ce n'est pas encore l'heure de te nourrir, va donc chasser. »

L'animal émit un roucoulement étrange et revint à l'assaut, s'enroulant autour de la main qui le repoussait en ronronnant si fort que la vieille femme en fut étonnée. Elle baissa la tête vers l'insolent et resta stupéfaite.



La bête était immense, plus grande qu'un chien du désert et d'une teinte sable inconnue, assombrie autour des pattes et du museau d'une fourrure de la nuance de la terre fertile du delta. Ses yeux, surtout, retinrent l'attention de l'ancienne. Des yeux qui lui rappelaient un regard absent. Hypnotiques, mystérieux, moqueurs, empreints d'une tristesse venue du fond des âges. Iset eut une certitude quant à l'origine de ce félin et elle sut alors, avec cette foi inaltérable qu'ont les prophètes, ce qu'il s'était passé à l'autre bout du désert, dans une dimension intemporelle.

Avec ferveur, elle s'agenouilla devant le fauve et passa sa main tremblante sur le pelage marqué de profonds sillons sombres, comme si le poil avait gardé la trace d'anciennes blessures. Elle vit que l'animal était une femelle, proche de mettre bas.

« Bonjour, Ma Dame, murmura la nourrice. J'attendais votre retour. »

Elle eut un petit rire et détailla la belle tête triangulaire surmontée d'une paire d'oreilles pointues, les grands yeux bleus cernés de khôl, le nez, court et camus au-dessus d'une gueule aux crocs blancs et brillants.

« Finalement, vous n'avez pas tant changé que ça, ma Dame, je crois que je m'y habituerai. Vous voyez que j'avais raison. »

L'animal poussa un miaulement interrogateur.

« Je vous avais bien dit que vous devriez aller au loin si vous vouliez assurer l'avenir de votre race. »

Elle passa une main rassurante sur le flanc gonflé.

« Je vous aiderai lorsque le moment arrivera. »

La nourrice se releva et, regardant le félin avec amour, elle prédit :

« Bastet a eu raison, qui vous fit à son image. Le peuple d'Égypte vous honorera comme un protecteur et pourra vous porter enfin un regard libéré des chaînes du passé. Vous êtes semblable aux chats que notre peuple aime tant, mais ils vous trouveront plus grande, plus belle et plus intelligente qu'eux. Vous êtes celle qui voit derrière et qui voit devant, et tous béniront votre image durant les siècles à venir. Vos descendants seront choyés dans chaque foyer. Je suis heureuse de ne plus avoir à craindre pour votre vie. »

Le félin se leva et vint caresser la main de la vieille nourrice, avant de bondir sur le rebord de la fenêtre et de sauter dans le jardin au-dessous.

Nefer était libre, insouciant et heureuse. Ses rejetons bougeaient dans son ventre, l'emplissant d'une douce euphorie à l'idée que son peuple allait revivre. Elle avait mené sa mission à terme et expié pour sa race. Et elle pouvait maintenant être celle qu'elle avait rêvée d'être, celle qui court et chasse dans le désert, se dore au soleil et pêche au bord du Nil, qui réfléchit en contemplant le monde.

Elle décida d'aller rendre une petite visite à Pharaon pour lui expliquer comment elle envisageait la coexistence de leurs races. Le roi devait être dans sa suite personnelle mais chacun sait qu'aucune porte ne résiste à un chat, surtout lorsque celui-ci a vaincu les démons et parlé avec les dieux.



Des images. Photos de vacances et brochures touristiques, morceaux de pellicules Technicolor, papyrus élimés... C'est un cheptel d'images, des plus clinquantes aux plus surprenantes, vues et revues, empruntées, reconstituées, qui m'a traversé l'esprit quand fut choisi le thème du présent numéro de *Nuits d'Almor* et...

Et je dois vous faire un aveu : aussi brillante que me semblait l'idée, les lignes que je savais devoir vous livrer m'ont causé quelques instants de panique. Du genre *blackout*. Impossible de voir plus loin que ce kaléidoscope d'images dont pas une ne m'appartenait en propre. Alors oui, bien sûr, Cléopâtre ceci, pyramides cela, et Osiris, Alexandrie, ou encore Bonaparte, Champollion... Oui, mais non. L'Égypte que je connais n'a rien à voir avec moi, ne m'appartient pas le moins du monde, elle appartient à tout le monde. Pensez « Égypte » et vous plongez au-delà de l'imagination collective, dans une fontaine, un immense réservoir où puiser à sa guise sans forcément y laisser quoi que ce soit de personnel.

Curieux phénomène que cette éblouissante Égypte. Elle surgit armée et casquée, bardée de cartouches et de sphinx, de nos esprits impressionnés. Sa civilisation fascinait les Grecs, qui ont inventé Histoire et historiens, tout comme elle fascine les hordes de touristes qui barbotent dans le sable à la recherche de mystères. Depuis les siècles des siècles, la « terre noire », selon son nom égyptien, est grande pourvoyeuse d'images – de clichés ? – et ce sont ces images que je vous propose de découvrir dans les modestes lignes qui vont suivre.

Égyptomaniaques

Le terme de « fascination » est tout à fait adéquat. Il n'est en effet pas trop fort de parler de charme, d'envoûtement, comme le suggère l'étymologie latine. Des images – des fantasmes aussi prégnants, construits, puissants que l'imagerie égyptienne semblent induire une absence de recul, de réflexion, de sorte que l'esprit se trouve plongé dans un état de délectation et de réception passives.

Un peu d'Histoire... Certaines décisions changent le visage d'une civilisation. La volonté de Théodose I^{er} de passer par les flammes le sérapéum d'Alexandrie, contenant les doubles des manuscrits de la bibliothèque disparue en 47 av. J.-C., a renversé à jamais la connaissance que le monde aura de l'Égypte. Plus personne pour lire les hiéroglyphes, plus de traces en grec. De civilisation vivante, la civilisation égyptienne s'est lentement installée dans le statut de chimère païenne, tout d'abord honnie avant d'être simplement délaissée. Reste le souvenir, le rêve... et les dires de témoins isolés, voyageurs, moines ou soldats, qui ont alimenté le mythe par-delà les siècles.

À nulle autre pareille, l'Égypte antique est pour l'Occident un fantasme jamais démenti. Grecs et Romains antiques déjà en faisaient la mère de toutes les sagesse. Il faut attendre le milieu du XVIII^e siècle pour que soient mis au jour les ruines de Pompéi et le goût de l'antique en général. Marie-Antoinette se pique d'Égypte et lance une première mode, tandis que les philosophes des lumières louent la sagesse des anciens Égyptiens. Le jeune général Bonaparte assied une bonne partie de son image sur la campagne d'Égypte. Par la suite, nombreux



seront ceux qui s'achemineront vers l'Égypte, dressant cartes, subtilisant obélisques et œuvrant ainsi à la naissance d'une véritable passion égyptienne. Et l'on glisse lentement de l'égyptophilie érudite à une égyptomanie galopante.

Pour preuve, le récit de voyage et les croquis de Vivant-Denon¹ connu dès sa parution en 1802

quarante rééditions et deux traductions immédiates. Fait rarissime ! La France, sous l'égide de Napoléon qui voit dans la reconquête égyptienne la marque de son propre destin glorieux, développe une passion pour le style « retour d'Égypte » omniprésent dans l'architecture, le mobilier, l'orfèvrerie. On ne repense pas le mythe, on le digère, on y accole des éléments occidentaux disparates, créant une forme d'orientalisme. La mode est lancée, les curiosités piquées. S'engouffreront en Égypte le bon grain et l'ivraie, savants et aventuriers, passionnés et pillards, toutes nations confondues.

Pourquoi cet engouement ? Quels attraits possède l'Égypte que d'autres civilisations n'ont pas ? La Mésopotamie et les royaumes de la Bible étaient riches de monuments et de mythes, les Incas avaient de l'or, Rome et la Grèce eurent leur part de mystère, de culture, de vestiges... Alors quoi ? Certes les peuples du Moyen-Orient ont été

“ Si fascination il y a, il faut la rapprocher nécessairement de l'angoisse inhérente à l'humanité : la condition mortelle. ”

1. Dominique Vivant-Denon, 1748-1825, graveur, romancier, diplomate, membre enthousiaste et téméraire de la campagne d'Égypte de Bonaparte, est le premier administrateur du musée Napoléon, futur musée du Louvre.

redécouverts beaucoup plus tardivement et n'ont pas bénéficié d'une « campagne de communication » aussi massive, certes l'or des Incas s'est évanoui dans les âges, certes Rome et Athènes n'ont pas incendié leurs bibliothèques et leurs temples, décelant leurs mystères... Toutes ces raisons historiques, factuelles, n'expliquent qu'imparfaitement le magnétisme puissant qu'opère ce qu'on pourrait appeler « le motif égyptien » sur l'imaginaire occidental. Creusons un peu...

Beau comme l'antique

Contre la mort, contre le temps

Si fascination il y a, il faut la rapprocher nécessairement de l'angoisse inhérente à l'humanité : la condition mortelle. La civilisation égyptienne est la plus longue et l'une de celles qui ont laissé le plus de traces ; hantée par l'idée de la permanence des choses et des substances, elle s'est construite autour de la notion d'immortalité, gravant dans la pierre et les corps son obsession de survie. Loin de moi l'ambition d'être exhaustive sur le sujet, cet article n'y suffirait bien évidemment pas, mais pour toi lecteur qui attendait avidement que j'aborde le sujet, voici donc quelques (illustres) exemples de cette lutte acharnée contre la mort et la dégénérescence.

☾ Panthéon égyptien

Qui dit conscience de la mort, dit conscience de l'au-delà, partant, dieux et principes organisateurs du monde. En Égypte ils sont légions.



Indénombrables, ne serait-ce que parce qu'une divinité peut naître de la fusion, à un moment et dans un lieu donnés, de deux divinités. Il n'existe donc pas de version officielle des mythes égyptiens, chacun fluctuant au gré des dynasties et des régions, d'autant plus que c'est le culte, et non le mythe qui le génère, qui se révèle fondamental pour l'égyptien (citoyen autant qu'individu). Comme dans de nombreuses religions polythéistes, il est dit que la première terre émergea d'une étendue d'eau inerte (*Noun*). Sur cette butte primordiale naquit un héron, première divinité et symbole du soleil ; une autre version raconte que l'enfant solaire lui-même, premier dieu, grand dieu révéré de l'Égypte de son origine à son déclin, surgit des pétales d'un lotus unique et originel. Les autres divinités seraient nées de sa sueur et les humains, de ses larmes. Le dieu Soleil égyptien n'a rien de l'astre qui trône (représentation sans doute dérivée d'une conception judéo-chrétienne de la divinité), c'est un être qui lutte et s'incarne dans diverses divinités (Amon, Rê, Osiris par certains aspects). Chaque jour à l'aube, le soleil naissait de Nout, la déesse du Ciel, avant de s'engouffrer chaque soir dans le royaume nocturne de la mort. Perpétuel renouveau, perpétuelle menace que les innombrables « hymnes à Aton » espéraient déjouer. Fort heureusement, le dieu Soleil ne voyage pas seul : il flotte doucement sur les eaux du monde souterrain, accompagné d'un certain nombre d'âmes élues, protégé par les incantations des « Livres des morts », les mêmes que l'on trouve placés dans les tombes et gravés sur les sarcophages. Toute la nuit, le dieu lutte contre le chaos, incarné par le grand serpent Apopis, avant de se laisser ingérer

par lui et de renaître, rajeuni, à l'aube. Rien n'est acquis, dans la mythologie égyptienne, toujours rôde la mort, ses menaces d'oubli et de dissolution. Les dieux meurent et sont dépecés (Osiris, dieu des morts mais aussi du renouveau végétal), les déesses bienveillantes sont aussi de redoutables tueuses (l'Œil divin, Hathor, fille du soleil, est autant Bastet, déesse-chatte bienveillante de la fertilité, que la redoutable lionne Sekhmet, qui massacre les hommes et se vautre dans les flots de sang).

☾ Bestiaire mystique

Ceci nous amène tout naturellement à un autre aspect du stéréotype égyptien : l'animal. Il serait trop long de faire la liste de toutes les créatures présentes dans la mythologie égyptienne, créatures du soleil (lion, vautour, chacal, scarabée...) ou de l'eau (crocodile, hippopotame, grenouille...). Si l'on excepte les sphinx, créatures à part car directement liés à la personne de Pharaon dont ils assurent la protection, les Égyptiens se tournent vers des animaux proches de leur réalité pour analyser le monde. Pour résumer, une bonne partie de ce bestiaire a une partie liée au culte solaire. Ainsi en est-il de la fameuse adoration des chats, qui a pris de l'ampleur tout au long de la période antique : très tôt, après une première période totémiste, le chat est assimilé à Rê, donc au soleil dont l'œil est également une chatte. Bastet, la déesse-chatte, est donc la bienveillance du soleil, la protection et l'abondance qu'il offre. Autre exemple célèbre : le faucon est, entre autres, l'emblème de Rê et de cette partie de l'âme que les anciens



Égyptiens appelaient le *ba*. Attendu que le *ba* peut aller et venir entre le corps mort et le ciel, la métaphore de l'oiseau est logique ; et en ce que le mythe solaire est étroitement lié au concept de la mort, il est tout aussi logique d'associer l'oiseau au dieu du soleil (Horus, Rê, Aton... selon les époques).

Les représentations hybrides des dieux égyptiens ont fait la fortune des curieux et des vendeurs de souvenirs, contribuant à la propagation de cette mythologie étrange auprès d'un public occidental interloqué car élevé dans l'idée d'une stricte hiérarchie homme/animal. On est ici extrêmement loin des représentations du bestiaire médiéval qui vise surtout à la caricature, au grotesque de l'animal dans l'humain. Animistes, les Égyptiens ? Loin de là, ce qu'avaient fort bien compris les Grecs – encore eux. Partie prenante d'une religion à mystères, d'une civilisation où l'esthétisation seule pourvoie au caractère magique de l'image, les animaux ne sont pas révéérés en tant que tels (comme dans les mythologies nord-américaines, par exemple) mais en tant que symboles, alphabet dont le décryptage appartient aux seuls initiés.

☾ Magie

L'une des grandes associations d'idées au sujet de ce pays est son lien particulier avec l'occulte. Si tout est toujours menacé, que faire contre l'oubli ? Comment se préparer une mort heureuse, lorsque l'on considère que celle-ci n'est pas une fin mais le changement de cap du voyage ? On se tourne vers la magie. La magie égyptienne, qui ne distingue pas entre magie blanche et magie noire, est omniprésente dans

la vie de l'individu, comme dans celle de l'État : elle est censée procurer tout ce qui ne peut être acquis par des moyens simples, depuis la prospérité commerciale jusqu'à la survivance de l'âme défunte. Autant dire que le champ est vaste !

La magie fascine l'homme sceptique. La magie égyptienne est devenue légendaire en Occident, alors même qu'on ne lisait plus ses textes : la quasi-totalité des mages et alchimistes européens de l'époque moderne se réclamèrent d'Hermès Trismégiste, le mage gréco-égyptien légendaire. On dit aussi que le tarot de Marseille, instrument de divination qu'on ne présente plus, ne serait qu'un avatar du tarot égyptien. Il est amusant de noter que dans ce domaine, la légende fut propagée par un certain nombre d'erreurs, étymologiques principalement. Ainsi en est-il du mot « alchimie » : une tradition tenace veut que ce mot dérive du terme égyptien *khemet*, désignant la « terre noire », l'Égypte elle-même, et serait apparu sous le règne des Ptolémées. Sauf que l'étymologie réelle est *chemêia*, l'art de fondre les métaux... en grec. On peut aussi rappeler le fameux mythe du *gypsy*, le gitan voleur de poule, montreur d'ours et détenteur d'une magie aussi terrible que séculaire. Pour les Anglais qui ont forgé ce terme sur *egyptian*, le gitan, sa magie et ses calamités viennent des profondeurs mystérieuses de l'Égypte², accréditant l'idée d'un occultisme égyptien inexpugnable et dangereux. Tout comme les Grecs avaient été fascinés

2. Ce qui est faux, la diaspora Rom partie d'Inde s'est établie aussi bien en territoire turc que slave ou français. Ne vit en réalité sur les bords du Nil qu'une infime minorité.



par l'étendue des connaissances scientifiques égyptiennes, les modernes restent subjugués par leur connaissance de l'occulte, préférant les mythes aux faits, tellement moins évocateurs.

☾ Fortune de la momie

On touche là à l'un des plus grands « mythes » égyptiens, à la grande interrogation, au grand émerveillement : tous ces corps illustres et anonymes qui grimacent au fond des musées pour le plus grand frisson des curieux de tout poil. Pour l'Occidental pétri de tradition judéo-chrétienne, l'attention portée à l'enveloppe corporelle est éminemment exotique – à traduire, bien trop souvent, par « barbare ». Pourquoi s'ingénier à tripoter un cadavre de la sorte quand il est tellement simple de le caser dans une boîte et de planter un jardin par-dessus ?

Il faut comprendre que, dans l'Égypte antique, la notion de cadavre ne rejoint jamais celle de déchet, d'une quantité négligeable d'êtres à escamoter d'urgence. Le processus de momification est censé reproduire le passage d'Osiris à un autre état et un autre règne : après que Seth, dieu du tonnerre et du désordre eût démembré son frère, Isis retrouva les morceaux d'Osiris et recréa son corps, qu'elle fit tenir à l'aide de bandelettes. Le roi bienfaisant devient donc roi des morts, *oun-nefer* : « éternellement beau » car protégé de la putréfaction. Théologiquement, il est impensable de se débarrasser d'un corps car pour que la survie de l'être soit possible, il faut que toutes les compo-

santes de celui-ci soient conservées. En effet, les anciens Égyptiens pensaient l'homme comme composé de cinq parties : le *Ka*, double immatériel et force vitale de l'être ; le *Ba*, l'individualité ou les caractéristiques de chaque individu ; l'*Ankh*, sorte de principe spirituel de clarté censé rejoindre Horus, le nom et l'ombre, indissociables de l'individu. Le corps (*djet*) est l'indispensable réceptacle de tout cela.

Tout cela est bel et bon, mais ce n'est pas ce concept métaphysique complexe qui a assuré le succès non démenti à ce jour de la momie. Non, c'est la peur. Cela a commencé avec les rumeurs de malédiction qui ont suivi la découverte par Howard Carter de la tombe supposée in-

“ Les anciens Égyptiens pensaient l'homme comme composé de cinq parties. ”

violée de Toutankhamon, en 1922. Accidents, morts suspectes d'animaux, d'ouvriers puis décès prématuré du commanditaire de l'expédition³... La légende était lancée. Hollywood s'en mêle peu

après, les écrans du monde entier montrent un Boris Karloff titubant à la poursuite d'une frêle créature et la momie, débarrassée de tout caractère religieux, rejoint le panthéon de l'épouvante, siégeant toute roide entre la créature de Frankenstein et le zombi haïtien. Ainsi vont l'imaginaire et l'inconscient collectifs : le motif est extrait de sa culture d'origine, digéré ailleurs, compris selon d'autres critères. Dans le cas présent, la préservation du corps mort, analysé comme la possibilité d'une seconde vie physique, n'est plus une bénédiction comme au

3. Il fallut attendre les années 1980 pour la cause de ces décès soit élucidée : l'ouverture de la tombe aurait permis la propagation de champignons porteurs d'une forme aiguë de pneumonie asphyxiante.



temps des pharaons, mais une atrocité, un blasphème qui mérite d'inspirer l'angoisse.

☾ Pyramides

Comment parler du rapport à la mortalité en Égypte en passant sous silence ce qui a fait la renommée du pays par delà les terres et les siècles ? La pyramide est, comme le mastaba de l'époque prédynastique, l'un des avatars du tertre primitif mais rejoint aussi symboliquement le mythe originel de la colline sortant de l'eau, matière et sens émergeant du néant, en un mot figure l'existence. Visuellement aussi bien que sur un plan magique, la pyramide *combat* la mort. Mais une autre explication s'ajoute à cette première ébauche et là encore, on touche au mythe solaire. De part sa forme, ses degrés le cas échéant⁴, l'aspect légèrement incliné de ses galeries internes, la pyramide est ascensionnelle et reproduit le trajet que doit accomplir le soleil, comme je l'ai résumé plus haut. Ainsi les galeries de l'édifice s'identifient aux rayons du soleil, censés servir de rampe à Pharaon. Le roi défunt doit pouvoir monter au ciel et redescendre à son gré... privilège des puissants, qui explique que seul Pharaon ait droit à de tels mausolées.

4. Il fallut une longue adaptation pour passer du simple tertre au mastaba (construction rectangulaire élevée au-dessus de la fosse funéraire, datant du 3^e millénaire av. J.-C.), puis à la pyramide à degrés comme celle de Djoser (vers -2700), à la pyramide rhomboïdale de Snéfrou (vers -2500) et enfin aux pyramides à faces lisses de Gizeh (vers -2400).

Le symbole pyramidal a joui d'une immense popularité, liée à la notion de spiritualité, d'intellect triomphant mais sans faire nécessairement appel à la culture égyptienne. De par ses proportions, sa convergence vers un apex et la symétrie qui la caractérise, la pyramide serait un volume magique : les tenants de l'ésotérisme ou du New Age y voient un « champ de forme », concept pseudo-scientifique désignant un champ d'énergie pure. Pour les alchimistes du Moyen Âge et de la Renaissance, il faudrait plutôt y lire la synthèse alchimique des quatre éléments primordiaux menant à « l'éther », le spirituel. C'est dans cette approche ésotérique qu'il faut chercher l'origine de la récupération par la Franc-maçonnerie du symbole de la pyramide, tandis qu'il n'y a pas de lien direct avec l'Égypte antique⁵.

Mythes d'après la Chute

Égypte au double visage

Sur ces premiers terreaux d'images ont fleuris d'autres mythes, mêlés, hybrides ou tout simplement plus généraux, appuyés sur plus de sources. Dans la pensée occidentale et presque depuis toujours, l'Égypte semble le produit de deux réalités distinctes, d'oppositions apparemment incompatibles. Sables du désert et oasis bienfaitantes, païens sanguinaires et inventeurs géniaux, terres du nord ouvertes sur un monde polyculturel, terres du sud s'enfonçant au cœur de l'Afrique

5. Un vague rapport avec les bâtisseurs, peut-être, mais jamais établi avec certitude.



noire... Tout cela pèse dans l'inconscient collectif et l'esprit créatif qui tenterait de s'emparer du motif égyptien, se trouvant indécis aux portes du désert, se résout bien souvent à ne retenir que quelques motifs saillants, fascinants au sens fort du terme, comme ceux que j'ai énoncés plus haut.

L'Égypte, pour l'observateur extérieur, c'est d'abord une mythologie du désert très éloignée de la culture gréco-latine, avec ses dunes de sable à perte de vue, ses constructions de pierre qui se coulent si bien dans le décor qu'il semble que le désert lui-même les a érigées. Elle rejoint en cela les cultures du Moyen-Orient et de la péninsule arabique, toute pleine de génies et de tornades de sable engloutissant les armées. Cet aspect passera les siècles, au fur et à mesure que l'Égypte quittera l'antiquité pour entrer dans l'ère copte, puis musulmane, toutes deux religions du désert s'il en est. Dans cette optique, l'Égypte apparaît comme dominée par un principe brutal, aride, toute entière menée par des guerriers, par des hommes...

Mais l'Égypte, c'est aussi le Nil, l'eau bienveillante et terrible, qui certes rythme les saisons, fertilise la terre noire mais peut tout aussi bien priver de vivres une population entière. Le Nil est un cadeau des dieux et un dieu lui-même, le serpent Hapy, dont le corps lové évoque ce cycle perpétuel de l'eau qui croît et décroît, distribuant naissance et mort. Le fleuve fait du pays tout entier une sorte d'oasis miraculeuse, échappée au désert, luttant contre lui. Il structure la vie de ses habitants comme il structure le pays : l'axe nord-sud, artère où pulse la vie et voie de communication de deux mondes (peuples du dé-

sert et *mare nostrum*), permet également de délimiter le territoire des vivants – à l'est, les villes, l'activité, les cultures qui se mêlent – et celui des morts – à l'ouest, où le soleil finit sa course, les nécropoles, les temples, le silence des cultes... Mère nourricière, maîtresse capricieuse, le fleuve donne vie, inquiète, subjugué. D'où ces images d'eau stagnante,

“ Le Nil est un cadeau des dieux et un dieu lui-même, le serpent Hapy, dont le corps lové évoque ce cycle perpétuel de l'eau... ”

de joncs dissimulant des créatures de toutes sortes, sauriens et futurs prophètes sauvés des eaux. Les Décadents, qui ont remis au goût du jour le motif égyptien à la fin du XIX^e siècle,

ne s'y sont pas trompés en délaissant le désert pour s'intéresser au principe souple, sinueux, trouble et troublant du Nil. Principe éminemment féminin sous leurs plumes, voire androgyne comme chez Jean Lorrain (plusieurs contes des *Princesses d'ivoire et d'ivresse* sont consacrés à des figures égyptiennes confrontés aux effluves aussi séduisants que funestes du fleuve qu'ils doivent révéler).

Le pays propose à l'imaginaire d'autres paradoxes, dont le plus probant est fourni par la Bible. Le Livre semble étonnamment perplexe sur le sujet. L'Égypte est-elle un grand royaume civilisé ou une terre barbare et païenne ? Pharaon est-il un souverain capable de justice, comme le montre l'épisode de Joseph et la femme de Putiphar, ou un simple tyran, comme le suggère l'épisode de la fuite des Hébreux ? L'Occident aime les choses nettes, et l'Égypte ne l'est pas. À tel point que la civilisation égyptienne est longtemps restée, dans l'imaginaire



judéo-chrétien, synonyme de danger potentiel, d'ennemi à couvert. Non pas tant parce qu'il s'agit d'un peuple païen – ce motif existe, mais il est débouté par le fait que la civilisation égyptienne dont parlent les textes sacrés n'existe plus, le danger ne semble donc plus imminent – mais parce qu'il s'agit d'un monde double, difficilement saisissable dans son intégralité. Un monde d'eau mais aussi de pierre, un monde de rois et de guerriers, mais également un monde de danseuses et de princesses alanguies dans la chaleur des patios.

Troubles

Lorsque les premiers égyptologues se ruent sur les terres des pharaons, l'Afrique du Nord est une contrée nouvellement offerte, un exotisme mis à portée de main par les récentes expéditions et colonisations de la zone. Il existe une thématique orientale qui regorge de scènes de harem, de houris endormies au milieu des coussins. Avec la redécouverte de l'Égypte, l'orientalisme prend un tour nouveau, délaissant les images issues de la culture musulmane pour découvrir un autre exotisme, temporel autant que spatial, mais tout aussi plein... de femmes. Les savants, les dessinateurs, puis des artistes de tout poil au milieu du XIX^e siècle débarquent en Égypte la tête pleine d'images modelées par les peintres contemporains, mais aussi par ce qu'ils ont lu des récits grecs antiques, de la déesse Isis, femme, mère et magicienne ; et sous les yeux se dessine le modèle de la princesse égyptienne, danseuse

languide, chair ambrée parée de multiples ors. Mais, plutôt que de me perdre dans de longs discours, permettez-moi de laisser la parole à un maître...

« *Quelques-unes des femmes qui [...] gardaient, sous l'influence de la musique de Satou, des poses d'une langueur désespérée, frissonnèrent, ouvrirent les narines, aspirèrent le rythme magique, se dressèrent sur leurs pieds, et, mues d'une impulsion irrésistible, se mirent à danser. [...] De larges cercles d'or battaient leur col, et à travers*

“ Avec la redécouverte de l'Égypte, l'orientalisme prend un tour nouveau, délaissant les images issues de la culture musulmane pour découvrir un autre exotisme, temporel autant que spatial, mais tout aussi plein... de femmes. ”

leur longue chemise de gaze, brodée de perles par en haut, on voyait leurs corps couleur de bronze jaune doré s'agiter avec une souplesse de couleuvre ; elles se tordaient, se cambraient, remuaient leurs hanches cerclées d'une étroite ceinture, se renversaient, prenaient des attitudes penchées, inclinaient la tête à droite et à gauche comme si elles eussent

trouvé une volupté secrète à frôler de leur menton poli leur épaule froide et nue, se rengorgeaient comme des colombes, s'agenouillaient et se relevaient, serraient les mains contre leur poitrine ou déployaient moelleusement leurs bras qui semblaient battre des ailes comme ceux d'Isis et de Nephtys, traînaient leurs jambes, ployaient leurs jarrets, déplaçaient leurs pieds agiles par de petits mouvements saccadés, et suivaient toutes les ondulations de la musique. [...] Celles-ci, entièrement nues, n'avaient pour ornement qu'un bracelet en pâte émaillée ; celles-là, vêtues d'un pagne étroit retenu par des bretelles,



portaient pour coiffure quelques brins de fleurs tordus. C'était étrange et gracieux. Les boutons et les fleurs, doucement agités, répandaient leurs parfums à travers la salle, et ces jeunes femmes couronnées eussent pu offrir aux poètes d'heureux sujets de comparaison. »

Théophile Gautier, car c'était lui⁶, dépeint à merveille cette fascination érotique qu'exerce par-delà les siècles la femme égyptienne— si ce n'est l'Égypte tout entière. *Le Roman de la momie* décrit, entre autres choses, la passion malheureuse d'un aventurier anglais, lord Evandale, pour Tahoser, princesse d'Égypte morte depuis 3000 ans dont il a découvert la momie parfaitement conservée. Femme-fleur délicatement ceinte de voiles blancs, couverte de bijoux dont l'éclat vaut bien celui de ses longs yeux cerclés de khôl, la princesse est pur fantasme. Fantasme sensuel car nulle étoffe mieux que le lin égyptien ne dévoile les courbes et les déliés du corps féminin ; fantasme esthétique également, tant la femme est sertie de pierreries, aussi parfaite qu'un sonnet parnassien.

Autre femme, autre fantasme : vers la fin du siècle, Pierre Louÿs publie son *Aphrodite*, qui relate la passion d'une prostituée galiléenne pour un sculpteur grec, lequel causera sa déchéance et sa perte, préférant la statue à la femme. Loin du sanctuaire des pharaons, c'est l'Égypte du Delta qui sert de toile de fond à ce roman du plaisir-roi, Égypte multiple de la décadence, sortie de son âge d'or. Alexandrie, à l'image de la courtisane Chrysis, est d'or et de fange, volupté et violence. Les évocations historiques alternent avec les scènes érotiques et

des évocations plus lyriques, notamment sur les rapports entre l'art et la vie. Très Fin de siècle... Déjà l'Égypte n'a plus, dans l'imaginaire cultivé européen, la pureté rigide qu'on lui prêtait quelques décennies auparavant.

Mais Tahoser et Chrysis ne sont que les avatars d'une autre de leurs compatriotes qui les résume l'une et l'autre : Cléopâtre. La reine terrible, resplendissante autant que scandaleuse, qui faillit mettre en péril l'Empire romain, est un mythe à elle seule et n'a pas attendu les romantiques. Sous la plume de Shakespeare, Cléopâtre est une femme éperdue de passion tant pour Marc-Antoine que pour le pouvoir. C'est cette image que la postérité retient : femme de pouvoir, prédatrice, séductrice, presque masculine, dont la mort tragique a frappé les esprits. On oublie souvent qu'elle parlait près de sept langues, a écrit un traité d'alchimie et a restauré la puissance de l'Égypte, notamment sur mer. Aujourd'hui figée sous les traits d'Elizabeth Taylor, Cléopâtre est avant tout un objet de sensualité dangereuse.

Dernière icône, mais non des moindres, et un autre artiste qu'elle obsède. Nombreux sont ceux qui, à l'instar de Gérard de Nerval, ont entrepris le voyage en Égypte à la recherche de la femme éternelle : Isis. Mais peu ont poussé l'obsession aussi loin que lui. Le mythe isiaque est au cœur de son *Voyage en Orient* (1851), comme de son œuvre. Toujours il fut à la recherche de la femme-mère, maîtresse des mystères, idéal perpétuellement sur le point d'être perdu. Comme un reflet de lune sur l'eau, Isis échappe au voyageur qui accomplit pourtant pour elle le tour du Moyen-Orient. Plus tard, Adrienne, Sylvie, Aurélia lui échapperont tout autant dans les nouvelles éponymes.

6. *Le Roman de la momie*, 1858, chap. 1.



Figure trouble, la femme égyptienne semble autant déesse que courtisane, impudique et inaccessible, double enfin, si ce n'est triple, à l'image de la terre qui la fonde.

L'Égypte, terre de conquête

Le sable et le limon noir sont lourds de sang : depuis ses origines, l'Égypte a une histoire violente. Terre double, elle fut inévitablement le lieu d'affrontement nord/sud, entre les hommes du Nil bleu et ceux du Nil blanc. Rien que de très usuel en matière de construction politique mais le symbole suprême du pouvoir pharaonique – le *pschent*, la double couronne blanche et rouge –, attribut indispensable de la figure du roi, ne laisse jamais oublier cette dualité du delta et du désert. De même, le mythe fondateur de la religion égyptienne est une guerre fratricide aboutissant, dans ses versions les plus courantes, au démembrement d'Osiris par son frère Seth, mutilation d'autant plus terrible qu'elle n'est jamais complètement effacée⁷.

De fait, l'histoire de l'Égypte antique est parsemée de batailles plus ou moins fabuleuses : mer qui s'ouvre en deux, vent du désert qui engloutit une armée. Même si la lutte se solde par une défaite, plusieurs de ces batailles, chimériques ou non, ont révolutionné la face du monde. Je passe sous silence l'Exode et la submersion de l'armée égyptienne, dont la réalité semble de moins en moins évidente. Mais les amateurs d'uchronie pourraient se demander quel visage aurait le

7. Il est dit que, malgré toute sa magie, Isis ne put reconstituer intégralement le corps de son époux, le sexe de celui-ci ayant été dévoré par un poisson.

monde aujourd'hui si Marc-Antoine et Cléopâtre l'avaient emporté à Actium, quels liens l'Occident entretiendrait-il avec l'Afrique, par exemple...

“ Le sable et le limon noir sont lourds de sang : depuis ses origines, l'Égypte a une histoire violente. ”

Il est un passé plus récent de l'Égypte, moins auréolé de mystère antique, que l'on oublie aisément : les croisades. En plein Moyen Âge, bien après la chute de l'empire égyptien, après l'hellénisation puis la conversion à l'islam, l'Égypte ne vaut guère mieux, dans l'inconscient collectif occidental, que les hordes maures combattues en Espagne et en Palestine. Maghreb... Moyen-Orient... tout cela, pour les preux et leurs suzerains, n'est que valetaille infidèle. Plus d'admiration, plus de fascination, mais un ennemi, sournois, perfide, qu'il faut abattre (ou convertir, l'un n'excluant pas l'autre). Encore que... dans ce contexte guerrier, ultra violent, des noms surnagent, exotiques et terribles. L'un d'eux, en particulier : Al-Malik an-Nâsir Salâh ad-Dîn Yûsuf Salaheddine. Saladin, noble d'origine kurde, émir de Damas et sultan d'Égypte. Sa renommée fut telle parmi les croisés qui eurent maille à partir avec lui⁸ qu'elle déborda le strict contexte militaire. Dans les chansons de gestes, Saladin apparaît sous un jour flatteur, chevalier certes ennemi mais célébré pour sa tolérance, sa clémence envers les croisés prison-

8. L'objectif permanent de Saladin (1138–1193) fut de barrer la route aux croisés par tous les moyens. Les ayant mis plusieurs fois en échec, notamment dans le port égyptien de Damiette, il chercha ensuite à unifier les peuples du Levant, de la Syrie à l'Égypte, s'attaquant plusieurs fois au royaume chrétien de Jérusalem, sous autorité franque.



niers, sa grande piété et toutes ces qualités le montrèrent en Occident, comme un véritable preux selon les critères médiévaux. Néanmoins, Saladin, le port de Damiette sur lequel les Occidentaux se sont plusieurs fois cassés les dents, tout cela renvoie l'Égypte à l'indiscerné terrifiant, l'Europe se voyant bornée – cernée ? – par une vaste zone barbare, mahométane. Pharaons et sphinx oubliés⁹, l'Égypte redevient pour les siècles à venir l'ennemi biblique et les rivages du Nil, des terres de conquête et de massacre.

Il serait un peu léger de parler des défaites en occultant les succès militaires. En cela, l'Égypte et la France ont un dénominateur commun : Napoléon Bonaparte. Lorsque le Directoire envoie le jeune général en Égypte, il s'agit surtout d'interdire aux Anglais la route des épices. Ces messieurs n'ont sans doute pas mesuré à quel point le consul puis l'empereur attacherait à sa personne et à sa gloire la terre et la civilisation égyptiennes. Terre de conquête, l'Égypte redécouverte s'auréole de la gloire militaire de Napoléon, puis des prouesses scientifiques des savants à qui il a ouvert la voie.

Exotismes et mythe de la frontière

J'en arrive au plus récent des mythes liés à l'Égypte. Parler d'exotisme à propos de l'Égypte est le plus plat des lieux communs, j'en suis bien

9. Aidés en cela par une volonté systématique de la part des sultans musulmans d'éradiquer les anciennes croyances païennes, tout comme leurs homologues chrétiens l'ont fait en Europe.

consciente. Mais cet aspect est le plus propre à l'esprit moderne, tellement fatigué de lui-même qu'il n'aspire qu'à l'ailleurs. Quand les premières missions scientifiques débarquent dans la Vallée des rois, le monde est déjà devenu plus petit, et il ne cessera de rétrécir au fur et à mesure des décennies. Quand Howard Carter ouvre la soi-disant tombe maudite, la Grande-Bretagne est depuis des années « l'empire où le soleil ne se couche jamais », l'Égypte elle-même est sous tutelle

“ En Égypte, le fil du temps se tord et fait des boucles et l'homme moderne se trouve face à un trésor extraordinairement conservé, qui lui rappelle à quel point il est minuscule. ”

depuis la Première Guerre ; en quelque sorte se développe l'idée que l'horizon a été conquis (même le ciel est en passe de l'être...). Alors certes, il y a les palmiers, les femmes voilées, tout cet attirail oriental que prisent tant les Occidentaux, là-bas, de l'autre côté de la mer. Mais l'exotisme égyptien couvre l'espace... et le

temps. En Égypte, le fil du temps se tord et fait des boucles et l'homme moderne se trouve face à un trésor extraordinairement conservé, qui lui rappelle à quel point il est minuscule.

Depuis le début du XIX^e siècle s'est donc développé un genre de mythe du pionnier propre à l'Égypte. Où les explorateurs sont les nouveaux héros. Ainsi Dominique Vivant-Denon qui, fasciné par son sujet, dessine à cheval et parfois sous les balles des autochtones, comme le racontent les soldats affectés à sa personne. Ainsi Jean-François Champollion, linguiste de génie, qui comprend le premier le lien entre le copte, l'hiéroglyphique et la langue perdue des hiéroglyphes, sans avoir



Du haut de ces pyramides... par Marianne Lesage

quitté Grenoble. Ainsi enfin Auguste Mariette, égyptologue autodidacte qui a fouillé près de 300 tombes, vivant dans le désert et rappelant à l'Égypte sa grandeur passée. L'ampleur des découvertes assomme littéralement le grand public qui se prend à rêver de cette sorte de gloire née il y a peu, à la mise au jour des ruines de Pompéi : la gloire de l'archéologue. Nouvelle sorte de héros doté de courage ET de culture, qui aura la fortune cinématographique que l'on sait.

L'axe nord-sud du pays semble une ligne du temps : qui s'avance dans les terres jusqu'aux sources du Nil a l'impression que le temps s'ébroue plus lentement. L'Égypte est une frontière à plusieurs titres. Frontière temporelle, comme je viens de le dire ; mais frontière spatiale également car l'Égypte est une porte. Le vent de la mer et le souffle du désert tourbillonnent dans ses rues et ses dunes. J'ai déjà parlé de cette mythologie du désert qui est le terreau de l'Égypte antique, de cette ambivalence du sable, du limon, de l'eau trouble. De la mer sont venus les Grecs, les Romains, les Français, les Anglais, les Allemands... Pour le meilleur et pour le pire, ils ont à leur tour forgé l'Égypte, lui offrant cette bigarrure que d'aucuns qualifièrent de décadente.

Il n'est pas sûr que cela soit une insulte. Alexandrie fut égyptienne, grecque, romaine, byzantine, en même temps que païenne, juive, chrétienne, musulmane. Ce *melting pot* est la cause de son succès autant que de sa chute, il n'en reste pas moins qu'Alexandrie – non pas la ville réelle, mais la place qu'elle occupe dans la mythologie égyptienne – est une frontière, une région trouble. La frontière à la mode égyptienne n'est pas un *no man's land*, loin s'en faut ! C'est un maelström, zone

d'échanges polymorphe. Encore une fois, ce n'est pas la vérité historique qui prime, mais la vérité ressentie, filtrée par le prisme du charme exercé. À cet égard, *Aphrodite* est une excellente peinture de la ville, toute d'or et de fange, et son propos ne déparerait pas dans nos romans modernes sur les grandes métropoles.

Enfin, il n'y eut pas que des pionniers en Égypte, il y eut aussi des colons. De toutes nationalités, mais le protectorat anglais semble avoir durablement frappé les imaginations. Deux livres pour le prouver : *Mort sur le Nil*, d'Agatha Christie et *L'Homme flambé*, de Mickael Ondaatje, et un même ressenti. La romancière anglaise semble avoir fait le choix d'écrire sur l'Égypte sans parler de l'Égypte. D'offrir un zest de couleur locale à ses personnages qui se prélassent sur le pont du bateau, s'assassinent en coulisse, se soupçonnent mutuellement avec les meilleures manières du monde. On est entre gens de bonne compagnie et surtout, Dieu soit loué !, on est entre Européens – presque entre sujets de Sa Majesté, n'était-ce ce petit Belge aux géniales cellules grises. Si le roman fleure bon le colonialisme d'antan, on comprend pourtant assez vite où l'auteur veut en venir. Ce petit monde, ce minuscule succédané d'Europe qui se veut si civilisé, qui n'accepte de quitter le bateau de croisière que pour se laisser guider rapidement aux pyramides, n'en abrite pas moins un tueur qui assassine jeune mariée et femme de chambre. Et tous de se demander « mais comment une telle chose est-elle possible ? »

Message similaire dans *L'Homme flambé*, porté à l'écran en tant que *Patient anglais*. Le héros, le troublant comte Almàsy, et Catherine,



la femme qu'il aime à en perdre la raison, sont de purs produits de cette bonne société européenne qui subsiste au Caire malgré l'indépendance. Ils évoluent, mal à l'aise, en pleine guerre dans ce pré carré européen qui tient du mirage, qui vit ses derniers feux et refuse de voir que le monde change, que les frontières, les hommes, les héroïsmes ondulent sous le soleil. Alors que leur amour au Caire est miné par la peur, les deux amants ne pourront s'aimer pleinement, être tout entiers à eux-mêmes, que dans le désert.

Dans ces deux cas, le pays vaut parce qu'il est l'autre bord, l'autre côté de la frontière, celui qu'on tient à distance avant de se rendre compte. Frontière du convenable et de l'inconvenant, du civilisé et du sauvage. Terre de culture, région barbare ; civilisation antique, état moderne ; principe de vie et de mort... L'Égypte échapperait-elle à la définition ?



Hérodote écrit au ^ve siècle avant J.-C. que :

“ Nul autre pays au monde ne contient autant de merveilles, et nul autre pays au monde ne présente autant d'ouvrages qui défient toute description. ”

Deux millénaires plus tard, on sourit devant l'hyperbole car le monde est riche de merveilles perdues et retrouvées, de stupéfactions en tout genre. Mais le charme agit toujours...

J'ai essayé ici de comprendre pourquoi l'Égypte fascine. Pourquoi cette civilisation reste une exception. Il m'a semblé donner des pistes, convoquer des images, rappeler des souvenirs de lectures ou de voyage. Mais j'ai l'impression d'avoir à peine effleuré le « comment » du phénomène. Je conclurais donc par ces termes : je ne sais pas. Triste aveu d'échec... Quoique non, je ne sais pas mais je m'en fiche. Je suis ravie d'y perdre mon latin. L'important, ce sont les images, les photos, les pistes dans le sable et les sillons dans l'eau ; l'important, c'est le lin qui dissimule, le temple qui recèle, le sort qui aveugle. L'important, ce sont les mirages à atteindre.

À suivre :



le dossier d'illustrations
sur l'Égypte





Mirage égyptien par Erwin Palé



Égypte atelier par Natura Verde



La sagesse éternelle illustré par Aurélien Filippi



La princesse se languissait au cœur du grand jardin qui encerclait sa demeure. Son regard cerclé de khôl se perdait au loin, dans l'obscurité, vers l'endroit où l'amour de sa vie, la moitié de son âme était enterrée. Le grand pharaon Mykérinos venait de mourir. Embaumée par les prêtres d'Anubis, éveillée à une autre vie par les rites d'Osiris, son enveloppe charnelle était à présent enfermée dans cette haute pyramide de pierre dont le sommet brillait sous la lune.

Bounéfer avait guetté le ciel pendant de longues nuits, attendant en vain que s'éclaire sur la voûte céleste l'étoile immortalisant l'âme de son tendre époux. Déjà dix jours et toujours aucun signe. Le ka de Pharaon avait-il été incapable d'affronter les épreuves de l'au-delà, des démons s'étaient-ils emparés de lui ? L'angoisse de la princesse n'avait plus de nom, ses doigts tremblaient sans cesse devant l'éventualité de cette fin atroce.

Doucement, elle se mit à marcher entre les hautes plantations, cherchant dans la nature endormie un réconfort qui ne venait pas. Elle se rendit compte que ses jambes avaient peine à la soutenir et à la guider selon son désir. Voilà dix jours qu'elle mangeait à peine.

Elle finit par s'asseoir et par espérer que le sommeil vienne à bout de son désespoir.

« Majesté... »

La voix du grand prêtre, reconnaissable entre toutes car teintée de vieillesse et de fermeté. La princesse releva la tête à la recherche de l'homme. Au cœur de l'obscurité, sa silhouette se découpa, vêtue de sa

traditionnelle et longiligne tenue blanche retenue à l'épaule, la mine grave et les mains crispées sur un papyrus jauni.

« Princesse, pardonnez mon intrusion en ce lieu mais j'ai été chargé d'une importante mission et je ne pouvais l'accomplir qu'à cette heure, à l'abri des regards et des oreilles indiscretes. »

Bounéfer se releva dignement, rejetant son chagrin au fond de son cœur pour apparaître devant le prêtre comme ce qu'elle était toujours : une princesse d'Égypte.

« Je vous écoute, déclara-t-elle d'une voix qui ne tremblait pas.

— Selon les ordres de pharaon, votre époux, je devais vous remettre ce document dix nuits après son inhumation dans la pyramide. »

Le prêtre lui tendit le papyrus avant de s'incliner et de s'évanouir à nouveau dans l'ombre. Au loin, des bruissements d'oiseaux dérangés dans leur sommeil s'élevèrent, suivis du roulis d'un char qui s'éloignait.

La princesse se rassit, tenant toujours fermement le message entre ses doigts, à peine consciente de ce qui lui arrivait. Pour quelles raisons Pharaon devait-il donner des ordres post-mortem ? Jamais, lors de son vivant, il n'avait évoqué devant elle pareille missive.

Refrénant le tremblement de ses mains, elle déroula avec lenteur le papyrus et lut rapidement les lignes qui le composaient. Quelques phrases tout au plus, fort énigmatiques, qui lui demandaient de se rendre dans le lieu d'offrande de sa dernière demeure et d'y prononcer ces paroles :

« À toi qui viens de franchir les mystères de l'éternité,
laisse-moi prendre place à tes côtés.



*Tu étais homme de grand savoir, tu seras à présent celui
de tous les pouvoirs.*

*Puissent les dieux m'être témoins que je serai la femme
d'un immortel divin. »*

Les mains de la princesse avaient cessé de trembler tant elle était à présent concentrée sur sa lecture. Son angoisse avait cédé le pas à la curiosité. Cette écriture était bien celle de son défunt époux et si un faussaire était à l'origine de cet écrit, il était certainement le plus doué que l'Égypte ait jamais connu.

Cent fois, elle relut les paroles sans comprendre les raisons de cette supplique. En quoi ces étranges phrases possédaient-elles une telle importance et d'où provenait ce texte qui ne ressemblait en rien aux textes sacrés d'Osiris ?

Bounéfer resta assise de longues minutes, cherchant dans les hiéroglyphes finement tracés une réponse à ses questions. Finalement, elle se leva, rajusta sa robe à la blancheur immaculée et décida de se rendre par ses propres moyens jusqu'à la pyramide de Pharaon.

Les roues du char semblaient flotter sur la route, tant il était discret, à moins que la légère conductrice possédât quelques pouvoirs divins capables de la libérer de la lourdeur des hommes. Toujours était-il que son cœur était ailleurs, tourné vers le prodigieux monument qui projetait son ombre noire sur sa peau.

Le silence régnait dans le lieu d'éternité du grand Mykérinos, les parfums mêlés des tamaris et de l'encens flottaient dans le bâtiment et

les nombreuses offrandes venaient d'être renouvelées. La princesse s'avança lentement vers la statue de son époux et se mit à genoux sur le sol. Elle arborait les bijoux de sa fonction. De Bounéfer, princesse égyptienne, elle était redevenue, l'espace de quelques instants, la Grande Épouse royale de Pharaon. Un large pectoral d'or et de pierres ornait son buste, sa robe droite et plissée se nouait sous ses seins en un drapé élégant. Des serpents d'or aux yeux de lapis-lazuli encerclaient ses bras. Et de sa lourde perruque sombre émergeait l'Horus sacré qui lui permettait d'entrevoir le séjour des dieux.

Bounéfer inclina la tête et abaissa ses paupières fardées pour prononcer les mystérieuses paroles qu'elle avait lues sur le papyrus. Sa voix se répercuta à l'infini dans la grande pyramide, certainement jusqu'au tombeau où reposait à présent son époux, où son ka devait se ressourcer avant de partir pour les étoiles.

Les minutes s'écoulèrent, longues et pesantes de silence, mais la jeune femme ne quitta pas sa position, murmurant encore et toujours les paroles du pharaon.

« Vos suppliques sont arrivées jusqu'à nous. »

Un brouhaha s'éleva dans le fond de la salle, du côté le plus obscur. La reine leva les yeux et put percevoir un pan entier de pierre se soulever, pour faire place à l'être qui s'avancait à présent vers elle d'un pas solennel. Un homme vêtu de l'habit traditionnel des prêtres d'Anubis et la tête couverte par un masque sculpté en tête de chacal. Bounéfer inclina la nuque pour le saluer, cachant sa surprise de voir ainsi apparaître un être vivant dans ce sanctuaire.



« Princesse, veuillez vous relever et me suivre. Pharaon vous attend. »

Sans plus d'explication, l'homme se retourna pour s'enfoncer de nouveau dans l'obscurité du passage. Bounéfer se hâta de lui emboîter le pas, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. Avait-elle mal compris les paroles du prêtre ? Il avait précisé que Pharaon l'attendait mais parlait-il de sa dépouille mortelle ou de son âme dont elle guettait depuis des nuits l'apparition dans le ciel ?

Docilement, elle suivit l'individu qui venait d'allumer une torche pour éclairer l'étroit passage de pierre, à peine assez large pour leur permettre de marcher de front. Bounéfer comprit que la flamme était uniquement destinée à son usage, pour qu'elle puisse distinguer les marches en pierre de l'escalier car si l'homme était venu jusqu'à elle la première fois, cela n'avait pu être que dans le noir le plus complet. Ce fait intrigua la princesse et la fit frémir.

Mykérinos était un homme bon, qui prenait soin de son peuple et de ses proches. Fasciné par la vie, il voyait en la splendide déesse Hathor l'incarnation de son existence de bonté et d'amour. Il s'était attiré les bienfaits de la déesse en lui érigeant des statues dans toutes les provinces d'Égypte.

Et puis, surtout, il aimait sa femme, Bounéfer, qu'il avait élevée, pour la première fois dans l'histoire de leur civilisation, au rang de Grande Épouse royale. Elle, simple servante de palais tombée très jeune en adoration devant ce jeune prince à la belle prestance, avait atteint un niveau hiérarchique et un pouvoir de gouvernance jamais

égalé. Beaucoup avaient jaloué la belle Bounéfer, pour cet amour divin dont elle était l'objet mais aussi pour la fonction qu'elle avait su assurer avec douceur et fermeté. Radieuse et pondérée, elle avait toujours été au côté de son époux quand celui-ci avait dû guerroyer pour s'imposer sur le trône et le conserver.

Les femmes de la cour avaient-elles décidé de venir à bout de cette jalousie en la supprimant ? À moins que ce ne soient ces prêtres du haut clergé qui acceptaient difficilement de voir une reine gouverner au côté de son époux et posséder autant d'influence.

Pourtant, toutes ces questions n'avaient que peu d'importance aux yeux de la jeune femme. Loin de l'amour et de la protection de son amant, elle ne s'imaginait pas poursuivre sa vie sur terre.

Le chemin qui veinait la pierre s'élargissait et les parois laissèrent enfin avancer librement les deux êtres qui le sillonnaient depuis de longues minutes. L'atmosphère était suffocante, oppressante et Bounéfer sentait des gouttes de transpiration couler le long de son échine.

Enfin, sous son regard vert d'eau, se découpa la lourde silhouette du sarcophage, magnifique cuve en basalte ornée de riches décorations. Elle savait qu'à l'intérieur se trouvait un cercueil de bois épousant la forme du corps de pharaon, parfait réceptacle de sa dépouille terrestre.

La princesse eut beaucoup de mal à détacher son regard de l'épais sarcophage qui occupait toute la partie centrale de la salle. Elle leva enfin les yeux pour laisser courir ses pensées sur les textes sacrés des morts qui ornaient les parois dans des couleurs éclatantes. À ses côtés, le prêtre se tenait immobile, attendant qu'elle s'adresse à lui :



« Prêtre d'Anubis, pourquoi m'avoir conduit en ce lieu ? »

Sa voix se répercuta sur les murs dans une étrange mélodie. L'âme de son époux était-elle dérangée par cette intrusion ? Cela risquait-il encore de retarder son départ pour les étoiles ?

« Pour obéir aux ordres du sage roi Mykérinos.

— Je ne comprends pas » murmura la princesse.

L'homme s'avança vers le grand sarcophage et tint sa torche au-dessus de l'orifice central avant d'ajouter :

« Venez contempler Pharaon, princesse Bounéfer. »

La jeune femme hésita avant d'avancer lentement vers le haut réceptacle. Arrivée à sa hauteur, elle laissa son regard se couler vers le sarcophage de bois décoré à l'effigie de son amant.

À sa grande surprise, le prêtre sortit une main de dessous sa tunique et souleva le couvercle de bois. La princesse eut envie de l'arrêter d'un cri mais s'en trouva incapable, écrasée par le poids mystique du lieu et par la gravité de ce geste. Avec ce qui lui semblait être une extrême lenteur, le couvercle se releva pour laisser place... au vide !

Elle ne put s'empêcher de fixer le néant et mit de longues secondes pour formuler sa question :

« Pourquoi ? Où se trouve la momie de mon époux ?

— Elle n'est plus ici.

— Ne me dites pas que vous l'avez détruite !

— Je vais vous montrer le roi. Mais sachez que le chemin que vous allez prendre ne vous autorise pas à faire demi-tour. Une fois là-bas, vous ne pourrez qu'accepter le destin ou rejoindre les étoiles. »

La curiosité était trop forte pour la princesse. Malgré les terribles paroles du puissant prêtre d'Anubis et le renoncement qu'elles impliquaient, elle accepta d'un hochement de tête.

« En ce cas, laissons derrière nous ces réceptacles destinés à bernier les mortels et allons rejoindre les plus grands sages de l'Égypte. »

Le prêtre s'avança vers un des murs sculptés et, effleurant les hiéroglyphes en une habile et rapide combinaison, il débloqua une nouvelle porte secrète. Un lourd panneau de pierre pivota sur lui-même, libérant un étroit passage qui semblait s'enfoncer dans les profondeurs de la terre.

Ils s'engagèrent dans cette trouée avec pour seul guide la faible torche que tenait le prêtre à bout de bras. La flamme commençait à perdre de son éclat, ses flammes devenaient plus rouges et plus courtes et la princesse craignait de se retrouver dans l'obscurité totale dans ce dédale de passages secrets.

Ils s'enfoncèrent longuement dans le sol, certainement plus bas que le seuil de la pyramide. Enfin, une large porte ornée de deux gigantesques statues en or d'Osiris se dressa devant eux.

« Vous allez bientôt pénétrer dans la salle secrète qui se situe sous les trois pyramides de nos trois derniers pharaons, les plus grands et puissants pharaons que notre terre ait jamais comptés. Cette salle secrète est reliée aux trois pyramides par un réseau complexe de passages souterrains dont une des entrées est également cachée sous le grand sphinx. »



Bounéfer se contenta de garder le silence en regardant le prêtre déclencher le mécanisme qui permit aux lourds battants d'or de s'ouvrir. Elle était à présent consciente que le chemin devenait impossible. Elle touchait là, au creux de ses mains, à l'un des plus grands secrets de l'Égypte, même si elle ne parvenait pas encore à en comprendre entièrement l'ampleur.

Une lueur chatoyante vint éclairer son regard, une lueur qui n'avait rien de commun avec tout ce qu'elle connaissait. Pareil éclairage ne pouvait venir de l'extérieur, pourtant cette lumière avait tout de la puissante clarté de Rê, dorée et omnipotente. Il fallut de longs instants à Bounéfer pour qu'elle parvienne à s'habituer à cette soudaine luminosité.

Sur ses prunelles se découpait l'espace d'une immense salle toute blanche au centre de laquelle se tenaient trois formes plus sombres. Suivant le prêtre, elle s'avança dans cette salle entièrement parée de marbre poli. Ne cessant de fixer les trois formes, elle finit par en percevoir les contours : trois hommes assis sur trois trônes d'or. Trois rois, trois pharaons, parés des attributs de leur divinité. Et sur le trône de droite se tenait son époux.

Foudroyée par la surprise, la princesse s'agenouilla au sol pour s'incliner devant les souverains. Longtemps elle resta immobile, n'osant prononcer la moindre parole, n'osant lever le regard. Finalement, elle tenta un coup d'œil vers le prêtre à la tête de chacal. Ce dernier, les bras croisés sur son large pectoral, lui fit un signe bref.

Les jambes tremblantes, Bounéfer se releva pour regarder plus attentivement son amant.

Mykérinos n'avait pas changé, il avait gardé son visage aux traits purs et son regard où transparaissaient intelligence et douceur. Pourtant, la princesse eut conscience que quelque chose en lui était différent. Le roi avait une pâleur nouvelle, une blancheur qui le faisait ressembler à une statue d'Osiris. À son front, sa couronne s'ornait d'une tête de chacal, là où autrefois se dressait l'effigie d'Horus.

« Je suis heureux de te revoir, Bounéfer, de constater que tu as su me faire confiance par-delà la mort. »

Sa voix se répercuta sur les hauts murs de la salle. Elle était impressionnante de gravité mais reflétait les accents de générosité que la princesse avait toujours appréciés.

« Quel est ce prodige ? »

C'est alors que son regard se dirigea vers les deux autres souverains. Parés des mêmes attributs royaux et divins, la jeune Bounéfer identifia instantanément leurs visages et sa stupéfaction faillit avoir raison de son esprit :

« Kheops et Khephren ! » s'exclama-t-elle en prenant conscience de son indécence et de son impolitesse devant les deux précédents souverains du royaume d'Égypte.

Avec des gestes lents, Mykérinos se leva de son trône et s'avança vers elle. A quelques centimètres de celle qui fut jadis sa Grande Épouse, il s'arrêta et congédia d'un hochement de tête le prêtre à la tête de chacal.



« Il y a tant de choses à t'expliquer, ma belle Bounéfer.

— Je vous croyais mort et j'attendais avec désespoir que votre âme rejoigne les étoiles. Nuit après nuit, mon inquiétude grandissait.

— Mon corps est mort mais mon ka a été amené à rester sur cette terre. J'ai été choisi pour accomplir la plus grande des missions : assurer le destin de l'Égypte !

— Comment de telles choses sont-elles possibles ?

— Il existe des secrets qui n'appartiennent qu'à Pharaon. Jadis, alors que je savais ma vie menacée par ceux qui désiraient me voir périr, j'ai découvert, dans les écrits sacrés du sage Djoser, un secret qui allait tout changer.

Le roi pencha la tête sur le côté comme pour mieux se remémorer ses souvenirs. Bounéfer ne pouvait quitter du regard le visage de l'homme qu'elle avait tant chéri et le bonheur de l'avoir retrouvé la transcendait littéralement. Maintenant qu'elle le voyait de près, elle se rendait compte à quel point sa beauté et sa prestance naturelle avaient été magnifiées par la mort ou, du moins, par le passage vers cette autre vie.

« Le grand sage était conscient que l'harmonie et la sagesse de l'Égypte ne cesseraient d'être menacées et enviées par les autres peuples ou par la folie de certains hommes. Il disait que déjà, jadis, nos ancêtres étaient parvenus à un degré de civilisation grandiose et que, faute de mémoire et de prudence, toutes ces connaissances avaient été perdues à jamais. Or Djoser désirait plus que tout que son pays vive et survive à travers les temps. Il fit placer au sein de son sanctuaire une

étrange amphore aux capacités magiques. Elle contenait, écrivait-il, la source éternelle de la vie. Et seuls les plus grands sages de l'Égypte pourraient dépasser le stade de la mort pour que la sagesse et les connaissances de notre civilisation survivent aux siècles. »

Le pharaon fit une pause, observa un instant son épouse, une grande tendresse dans les yeux.

« Je me suis recueilli longuement dans le sanctuaire, priant Djoser de m'indiquer si j'étais un bon roi et me laisser tremper mes lèvres dans ce breuvage divin, ou si je devais affronter le destin des dieux et laisser mes ennemis s'emparer du trône d'Égypte. Et là, depuis les entrailles de sa pyramide, j'ai entendu le souffle de Djoser me murmurer de boire l'élixir. Ce que je fis. »

Mykérinos prit la main de Bounéfer, sa poigne avait la froideur des longues nuits d'hiver, mais elle était presque rassurante dans cette atmosphère dorée, saturée de lumière.

« C'était il y a longtemps, ma douce. Je sentais qu'un nouveau feu brûlait en moi, un pouvoir qui m'aidait à comprendre les hommes et les manigances qui se tramaient, une force qui me guidait dans mon règne. Et, à l'heure de ma mort, le prêtre que tu as vu est venu me relever de ma tombe, en m'offrant de boire le sang d'un voleur. »

À ces paroles, la princesse retira prestement sa main de son étreinte.

« Ai-je bien entendu, seigneur, le sang d'un homme vous a réveillé de la mort ?

— C'est là l'étrange secret de Djoser. L'élixir divin que j'ai bu dans



sa pyramide a transformé quelque chose en moi. Mais seul le sang des hommes me permet de dépasser la mort et de vivre de cette nouvelle vie où jamais je ne vieillis ni ne meurs. Le prêtre que tu as vu possède un savoir et un devoir de la plus haute importance. Nul n'a jamais vu son visage mais c'est de lui que dépend notre subsistance. Tant que les hommes prieront les dieux et appliqueront les préceptes divins, ce prêtre recueillera des individus condamnés à mort pour leurs actes vils. Au lieu de subir l'exil ou l'emprisonnement, ils sont amenés en ce lieu pour que les trois pharaons puissent s'abreuver de l'élixir de leurs veines. »

Les yeux exorbités de la princesse ne pouvaient masquer son dégoût devant cette explication et la main qu'elle avait posée sur sa poitrine ne cessait de trembler.

« Comprends bien, ma douce Bounéfer, que ce qui, à tes yeux, n'est qu'une ignominie est aussi notre devoir sacré. Les anciennes sagesse et les dieux nous chargent d'être les représentants de leurs préceptes sur cette terre, pour l'éternité. Pour cela, pour que survive l'Égypte, nous avons dû renoncer à notre vie au-delà des étoiles pour rester éternellement dans notre enveloppe charnelle. Quand un homme viendra se présenter dans notre temple du souvenir, quand il viendra nous murmurer des prières de conseils, il sera de notre devoir de lui insuffler des réponses et de l'aider dans ses choix pour que le mal recule toujours un peu plus loin. Et, le jour où les hommes ne croiront plus en nos dieux ou que le mal aura définitivement quitté leur cœur, nous pourrons aller nous coucher dans nos sarcophages de pierre et reposer

jusqu'à ce que l'humanité ait de nouveau besoin de nous, jusqu'à ce que des hommes viennent à nouveau nous prier et nous demander les conseils de notre précieuse sagesse. »

Le roi se tourna vers les deux pharaons qui se tenaient toujours assis sur leur trône.

« Le prêtre d'Anubis a décidé d'honorer les pharaons Kheops et Khephren en leur confiant ce grand devoir, pour leurs esprits conquérants et rayonnants. Quant à moi, il a choisi de m'octroyer ce privilège car je fus un bon roi, généreux avec mon peuple et sage dans mes actes. À nous trois, nous représentons les différentes facettes de l'être humain. Et pourtant, il manque un aspect primordial de l'homme. Et telle est la raison de ta présence en ce lieu, Bounéfer. »

La princesse se détourna des deux autres rois qui la fixaient de leur regard lointain pour revenir à son époux. Ses yeux ne savaient où poser son regard, elle aimait tellement tout de cet homme, son visage parfait, ses muscles fins et élancés, la douceur de ses prunelles, et il était encore plus impressionnant qu'auparavant. Elle prit conscience que tous les regards étaient braqués sur elle, les regards de trois souverains, les représentants des dieux. Ils attendaient sa réponse.

— Comment, moi qui n'étais qu'une simple servante, pourrais-je incarner la sagesse de l'Égypte ? J'aimerais tant rester à vos côtés pour l'éternité mais cette tâche me semble démesurée. Pourquoi ne pas avoir choisi une princesse de grande lignée, plus cultivée que moi ?

— Tu es l'amour et la douceur incarnée, Bounéfer, et je veux que tu sois la tendre déesse Isis à mes côtés. Aucun des deux autres pharaons



n'a donné autant de pouvoir et d'importance aux femmes qui ont accompagné leurs vies. Je sais que mon âme ne sera pas complète si tu n'es pas près de moi. Les énergies divines ne pourront être parfaites si celle qui habite mon cœur n'est pas présente. Pour cela, je te demande d'accepter ce terrible choix. Pour le bien et l'avenir de l'Égypte, acceptes-tu de me rejoindre dans l'immortalité ?

— Ou de laisser mon âme rejoindre les étoiles ? »

Le roi opina lentement de la tête. Au même moment, une silhouette reparut à ses côtés, celle du prêtre à la tête de chacal. Dans une de ses mains, il tenait un gobelet d'or dans lequel reposait un étrange liquide rougeâtre, dans son autre main, un poignard à la lame effilée.

« Ce choix t'appartient, Bounéfer. Derrière ta douceur et ton calme se cachent un grand courage et une grande sagesse, alors réfléchis et choisis. Quel que soit ton choix, je saurai respecter ta décision. »

Mykérinos tourna les talons et, avec de longs gestes de félin, retourna s'asseoir sur son trône. Reprenant ses attributs royaux en main, il ferma les paupières pour méditer.

Bounéfer se tourna alors vers le prêtre. Un grand silence s'installa dans le temple souterrain. En observant l'homme plus attentivement, elle vit que sa poitrine ne bougeait pas. Était-il lui aussi un être immortel ?

La princesse s'agenouilla à nouveau et ferma les yeux. Dans son cœur, elle pesa les choix de son âme et sut que son destin était tracé.

Pharaon avait eu raison d'envoyer cette missive car, déjà, il savait que la jeune femme saurait être digne de cet honneur et de ce devoir.

Se relevant, elle approcha ses lèvres de la coupe contenant le sang d'Osiris et avala une pleine gorgée du nectar.

Aussitôt, son esprit vacilla et sa vision se troubla. Les murs se mirent à tanguer autour d'elle et elle finit par accrocher son regard au doux visage de Mykérinos qui lui souriait avec amour.

Quand elle perdit enfin connaissance, à travers les brumes de sa conscience, elle vit apparaître les déesses Hathor et Isis. Les belles immortelles entourèrent son âme de leurs bras et l'embrassèrent. Elle avait été la première Grande Épouse royale d'Égypte, la première femme à pouvoir influencer les jugements de son époux, la première reine à prendre des décisions, seule et avec sagesse, pour l'avenir de l'Égypte. Et, autour d'elle, les déesses souriaient car, enfin, elles allaient être représentées au côté d'Osiris sur cette terre.

Dans les profondeurs des trois grandes pyramides du plateau de Gizeh sommeillent à jamais des êtres immortels, attendant patiemment que l'humanité redécouvre la sagesse et les connaissances de l'ancienne Égypte, qu'elle soit prête à entamer une nouvelle et grande ère de prospérité...

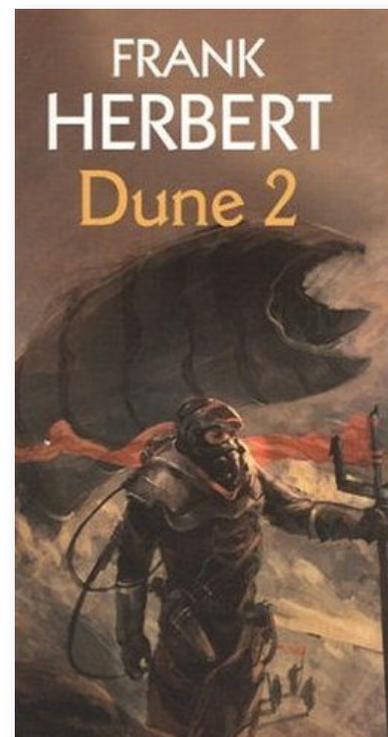


Cinq conseils de lecture par Kristoff Valla

[Dahud, à court de lectures comestibles, s'en est allée par les champs, les bois, les océans, faire du porte à porte. Elle a rencontré Kristoff Valla, Sophie Dabat et Masque de Venise qui lui ont gentiment conseillé des lectures.]



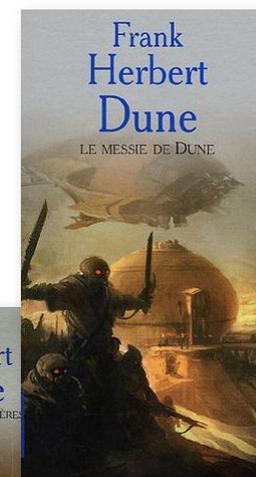
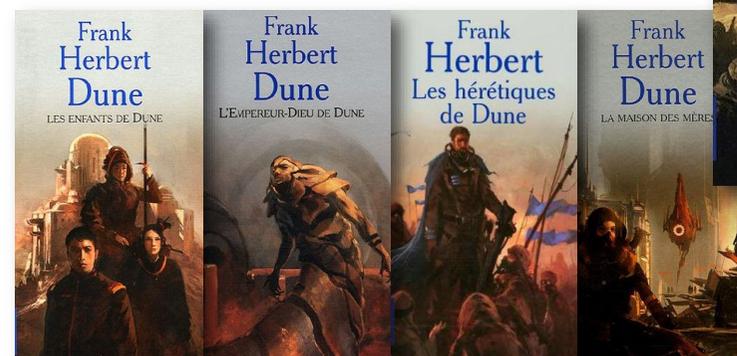
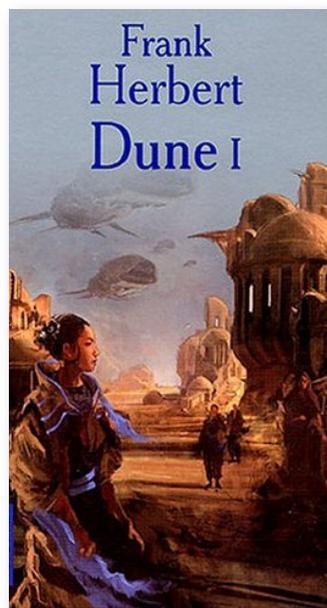
Kristoff Valla est le co-concepteur du jeu de rôle médiéval fantastique *Qin* et auteur du *Secret des Masques*, premier roman de la série *Cœur de Jade* publié aux éditions du 7^{ème} Cercle.



lescent, au premier contact, j'y ai vu un incroyable roman d'aventure. Les dimensions politiques, ethnologiques, sociologiques et même philosophiques ne me sont apparues qu'au cours des lectures suivantes. Et chaque nouveau voyage dans l'univers de Dune m'emporte vers de bons souvenirs, le rêve et de nouvelles découvertes. Inépuisable.

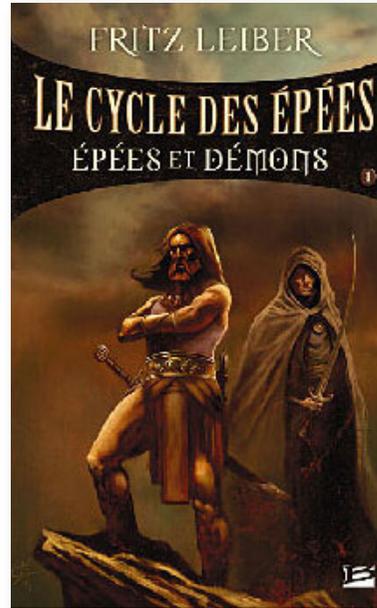
Le Cycle de Dune de Frank Herbert

Un peu par hasard, l'été s'annonçant ennuyeux et l'illustration de couverture du livre attrayante, j'ai découvert ici la science-fiction. La série majeure de Frank Herbert reste la seule œuvre littéraire dans laquelle je me replonge régulièrement. Jeune ado-



Le Cycle des Épées de Fritz Leiber

Cette fois, il s'agit de mon premier contact avec *l'heroic fantasy*. Lu à la même époque que *Dune*, ce cycle met en scène des héros bien plus humains, sillonnant les rues d'une cité mythique, Lankhmar. Mêlant humour et aventures rocambolesques, les voyages du robuste barbare Fafhrd et de son sournois compagnon, le Souricier Gris, évoquent pour moi l'essence de ce genre littéraire. Si beaucoup d'autres auteurs ont depuis nourri mes lectures, dont l'inévitable J. R. R. Tolkien, l'œuvre

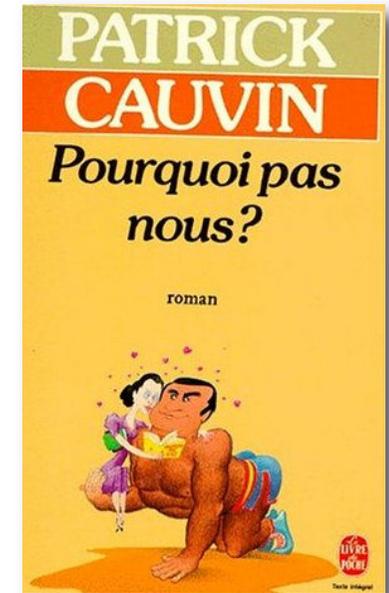


de Fritz Leiber reste un classique me servant encore de référence dans ce domaine.



Pourquoi pas nous ? de Patrick Cauvin

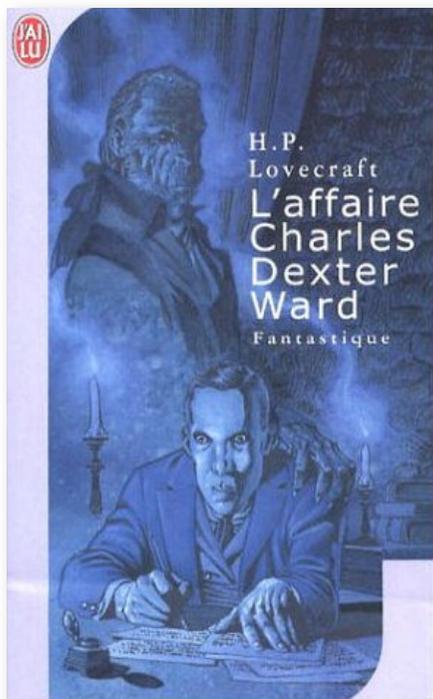
Ce petit roman est survenu dans ma vie à un moment où mes lectures devenaient essentiellement scolaires et professionnelles. La rencontre, et le coup de foudre improbable, entre un catcheur au physique aussi disgracieux qu'imposant et une libraire timide au strabisme prononcé, m'avait redonné envie de lire, juste pour le plaisir. Il ne s'agit sans doute pas du meilleur



livre de Patrick Cauvin, mais je garde une tendresse particulière pour ce récit plein d'humour, d'espoir et, en définitive, très bon pour le moral.

L'Affaire Charles Dexter Ward de Howard P. Lovecraft

Les nouvelles rassemblées dans le recueil *Dagon* m'avaient laissé entrevoir l'étendue du talent de conteur et de l'imaginaire du « Maître de Providence ». Ce roman d'épouvante m'a totalement fait basculer dans

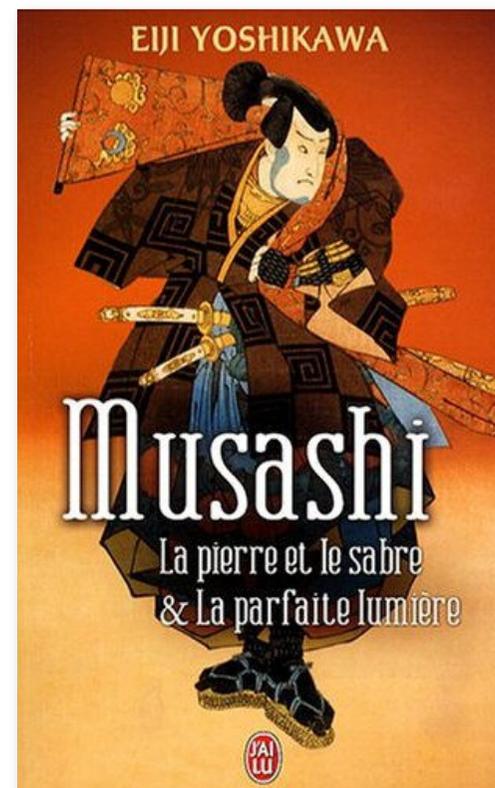


son univers. Malgré certaines longueurs, le récit installe une ambiance lourde et de plus en plus oppressante. On se surprend à vouloir à tout prix connaître le fin mot de l'histoire, même si on redoute la révélation finale. Depuis, ma « soumission » aux Grands Anciens se poursuit à travers le jeu de rôles inspiré de cet univers, et j'y entraîne régulièrement mes amis.

La Pierre et le Sabre et sa suite, *La Parfaite Lumière*, invitent à un voyage exotique dans une aventure humaine sans commune mesure, qu'il est possible de poursuivre en se plongeant ensuite dans le livre écrit par Musashi lui-même, le *gorin-no-sho*.

La Pierre et le sabre d'Eiji Yoshikawa

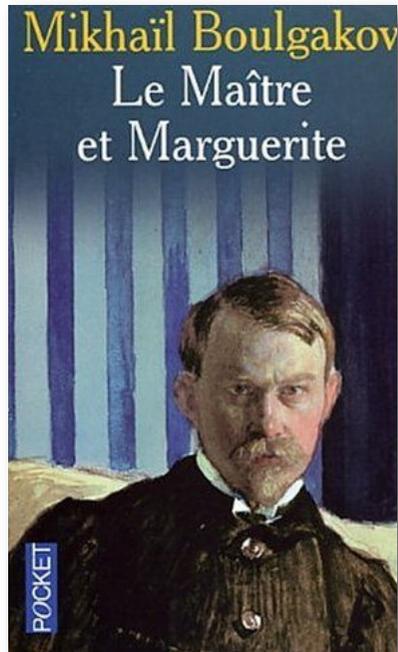
Passionné par le Japon, en particulier le Japon médiéval, plusieurs étagères de ma bibliothèque sont consacrées à de nombreux ouvrages sur le sujet, livres historiques, ethnologiques ou œuvres imaginaires. La vie réelle de Myamoto Musashi est elle-même digne d'un roman. Eiji Yoshikawa en a fait un récit qui, s'il prend parfois quelques libertés avec la réalité, possède un souffle épique et magnifie ce personnage.



Ordinairement basée sur le forum littéraire Nota Bene (<http://notabene.forumactif.com/>), Masque de Venise sévit aussi, sous le nom de Woland, sur le blog "Les Manuscrits ne brûlent pas" (<http://blog.bebook.fr/woland/>) qu'elle a créé sur le réseau proposé par Alexandrie On line, le site d'édition en ligne bien connu. Tant sur l'un que sur l'autre, elle veille à assurer, à sa modeste échelle, la promotion de textes édités sur le Web ou dans de toutes petites maisons d'édition qui lui ont plu. Labeur exigeant mais passionnant. Elle fait également partie du Comité de lecture d'Alexandrie On Line. Elle lit énormément et il lui arrive d'écrire – mais de cela, elle parle peu. On s'en tiendra donc là.

Le Maître et Marguerite de Mikhaïl Boulgakov

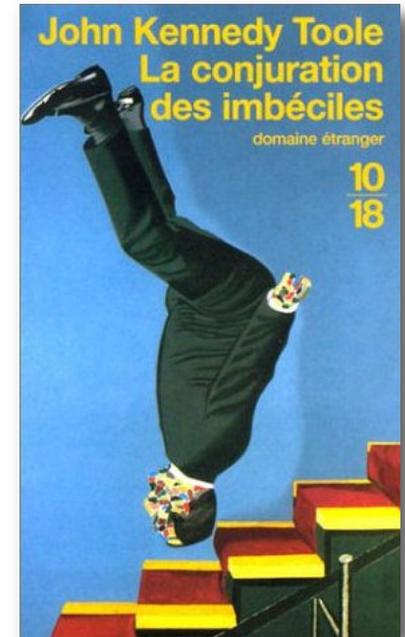
Chef-d'œuvre et aussi dernier roman de son auteur, en raison du mélange détonant de fantastique et de réalisme qu'il représente. Le thème : dans le Moscou de Staline, un trio infernal règle les comptes du peuple russe avec les fonctionnaires, mouchards et parasites qui sont la base de tout régime totalitaire. En filigrane, la question qui hantait Boulgakov : la lâcheté n'est-elle pas le moins pardonnable des péchés ?



La Conjuración des Imbéciles

de John Kennedy Toole

Comme dans *L'Avare* de Molière, le lecteur-spectateur se trouve ici en présence d'une histoire foncièrement triste (un grand fils de trente ans se cramponne à une mère trop protectrice et ne parvient pas à s'intégrer à la société qui l'entoure) et pourtant, à chaque page ou presque, il ne peut s'empêcher de sourire et de rire. Féroce, amer, bourré d'humour noir, impeccablement construit, ce roman est, tout comme le précédent, un de ceux que j'emporterais sur une île déserte.



Le Journal littéraire des Goncourt

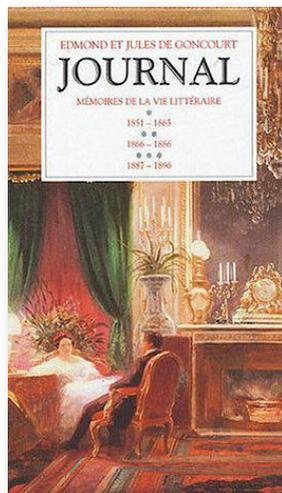
Un monument à réserver, il est, vrai aux seuls fanatiques de littérature mais absolument indispensable. Tout d'abord parce qu'il jette un éclairage des plus crus sur le Paris littéraire et mondain du XIX^e siècle mais aussi parce qu'on y découvre deux romanciers injustement oubliés : Jules et Edmond de Goncourt. Quand Jules s'éclipse dans la mort à partir de l'année 1870, c'est l'occasion pour son frère de nous

Cinq conseils de lecture par Masque de Venise

livrer quelques unes des plus belles pages jamais écrites sur l'amour fraternel. Mais il y en a d'autres : agacées, sur Victor Hugo, lucides, sur la Commune, pleines de compassion envers Alphonse Daudet... Lisez, dégustez à petites doses et vous verrez.

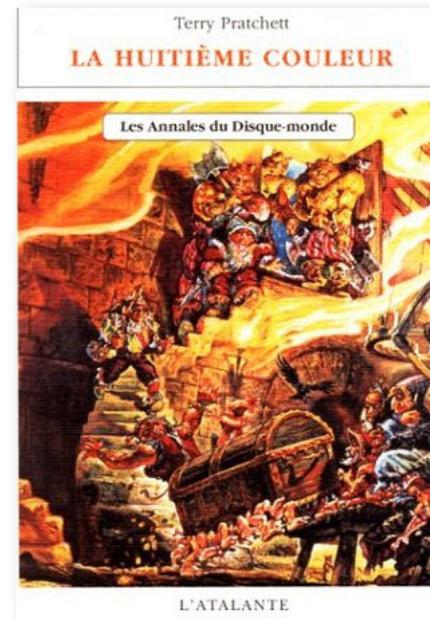
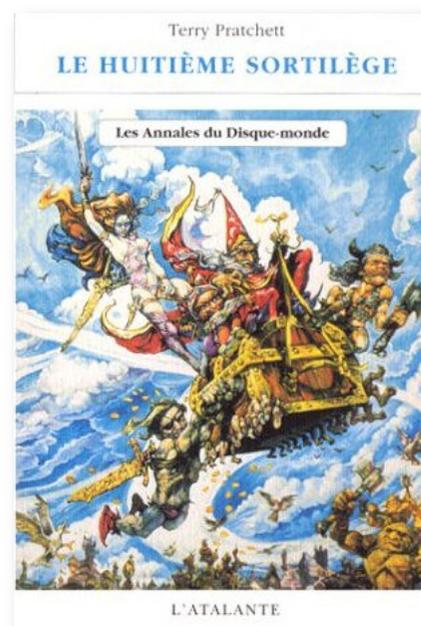
Mémoires de Saint-Simon

Attention, il faut s'accrocher, là encore un monument (7 tomes dans La Pléiade) de notre littérature et de notre Histoire. Car nul n'a su mieux que Saint-Simon raconter le Grand Siècle. L'expérience est d'autant plus fascinante que Saint-Simon possède un style très particulier, qui séduisait d'ailleurs Mar- l'Histoire n'a ressemblé plus débordante de de vous priver d'une plume encrés nuyeux.



Les Annales du Disque-Monde de Terry Pratchett

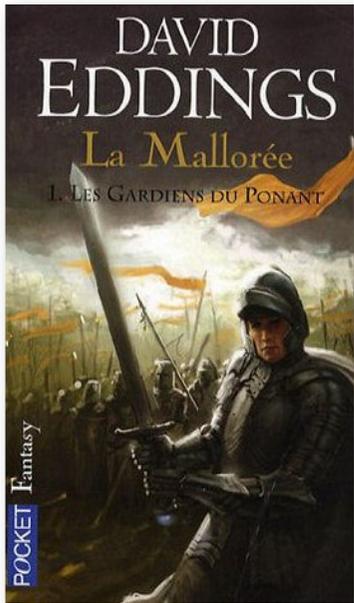
L'intégrale – qui finira bien par sortir un jour. Pour l'instant, seule une trentaine de volumes sont parus, chez L'Atalante mais aussi en format poche. Cette parodie géniale de l'heroic fantasy est un monument littéraire unique, débordant de clins d'œil en tous genres (à la littérature, au cinéma, à la peinture, au théâtre...) et renvoyant au lecteur



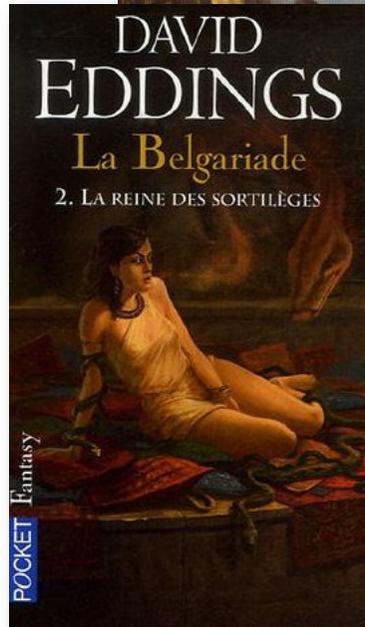
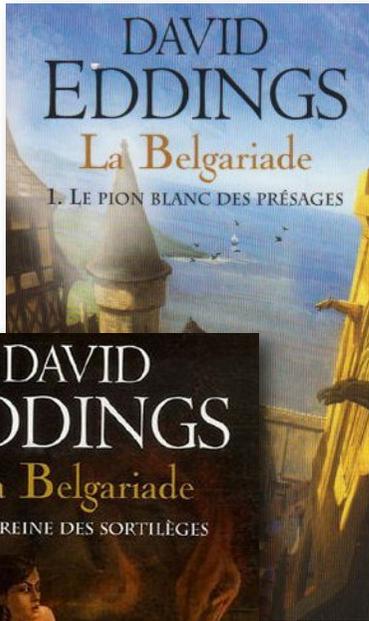
une vision, si absurde et en même temps si réelle, de son propre univers. Intrigues policières, archétypes du fantastique, représentations allégoriques éternelles (comme la Mort ou le Père Porcher, alias le Père Noël sur le Disque-Monde) et héros créés de toutes pièces et désormais tout aussi éternels (comme Rincevent, le Bibliothécaire ou les membres du Guet des Orfèvres) y mènent une sarabande endiablée dont on ne se lasse pas.

Architecte de formation, Sophie Dabat est traductrice, correctrice et également auteur.

La Belgariade, suivie de La Mallorée de David & Leigh Eddings



C'est avec ces livres que j'ai plongé dans les littératures de l'imaginaire, à 12 ans. Décalogie commencée en français, terminée en anglais pour ne plus attendre deux ans entre chaque tome ! C'est cette saga qui m'a poussée à



me lancer dans l'anglais !

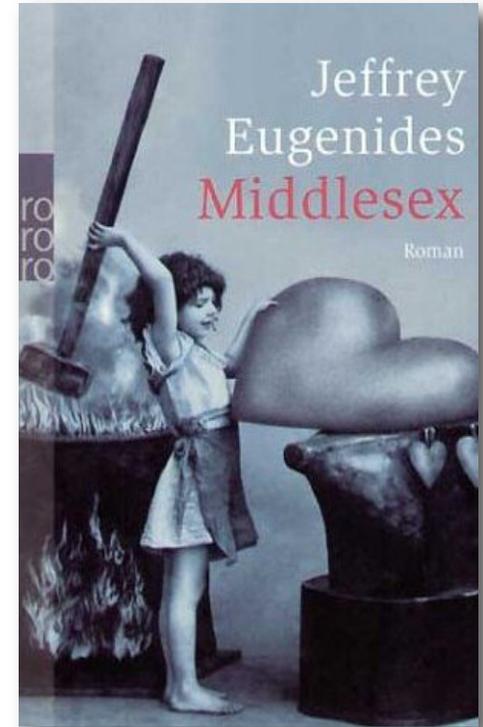
Maintenant encore, même si je reconnais beaucoup de clichés, je la relis avec nostalgie et plaisir ! Les dialogues sont excellents et les personnages un peu manichéens, mais tellement vivants !

Middlesex de Jeffrey Eugenides

La généalogie et la vie d'un hermaphrodite, expliquée depuis l'arrivée de ses grands-parents in-

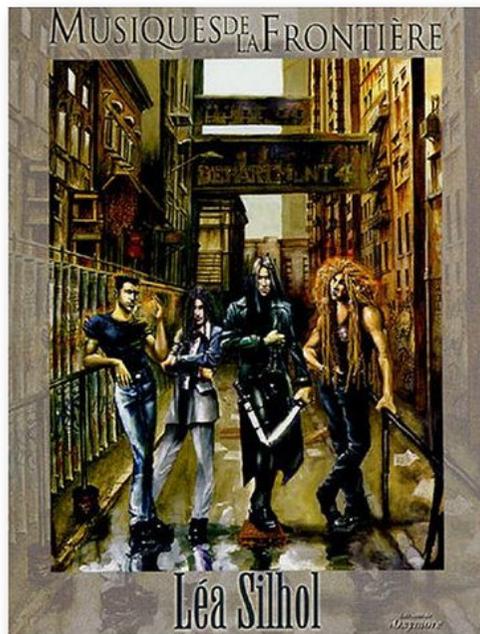
cestueux, immigrants grecs. L'histoire est triste, raconte une période frappante des États-Unis, évoque des thèmes toujours d'actualité et passe de l'analyse sociale et historique à l'étude du caractère humain

et des questions que chaque personne se pose sur son identité sexuelle. Je l'ai lu en V.O., la prose n'est pas facile, mais c'est un vrai régal !



Musiques de la Frontière de Léa Silhol

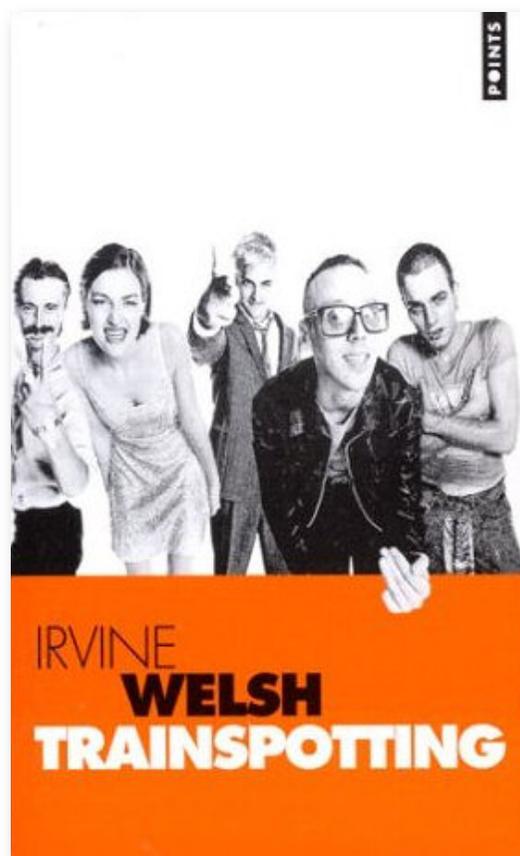
J'adore tous ses livres (ah, *La Sève et le Givre*, *La Glace et la Nuit*, *Avant l'Hiver...* j'adore cet univers), cet auteur a un style fabuleux



Trainspotting d'Irvine Welsh

Le recueil de nouvelles ayant inspiré le film... Mais ici, c'est tout le groupe qui est suivi, avec des anecdotes très crues, en insistant encore plus sur le contexte sordide de leur vie. Il a été traduit en français, mais je n'imagine même pas l'ouvrir dans cette langue, l'auteur a écrit en argot écossais de façon quasiment phonétique. J'ai parfois dû lire à voix haute pour

et des histoires merveilleuses, mais ce recueil demeure mon préféré, et de loin ! J'adore la fantasy urbaine, et ses personnages sont tellement fascinants, tellement humains. Et les thèmes se retrouvent depuis toujours dans l'histoire de notre monde.



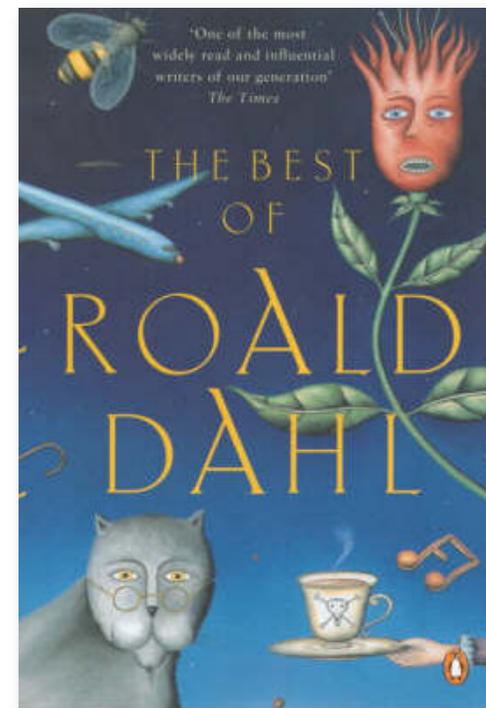
comprendre ce qu'il disait, mais quel défi et quel régal de se plonger dans cette ambiance déjantée !

The Best of Roald Dahl

Un recueil de nouvelles, angoissantes et humoristiques, du

célèbre auteur anglais, où il donne toute la mesure de son talent et de son imagination. Ses histoires tendres et drôles ont bercé notre enfance,

mais c'est aussi un excellent nouvelliste qui allie humour et noirceur, narration évocatrice. Ses nouvelles évoquent la part sombre de chaque individu, tout en conservant la magie de ses contes pour enfants.



Quand viendra le Jour d'Almor?

RoiSoleil, 42 ans

Jamais ! Le soleil ferait fondre la pyramide en chocolat de Dahud.

Zab

Pourquoi tout arrêter après trois numéros seulement ?

LaGarce20

Pour profiter de la retraite tant qu'on est jeunes et qu'il nous reste toutes nos dents pour croquer dans les tablettes de chocolat.

Bonjour Zab,

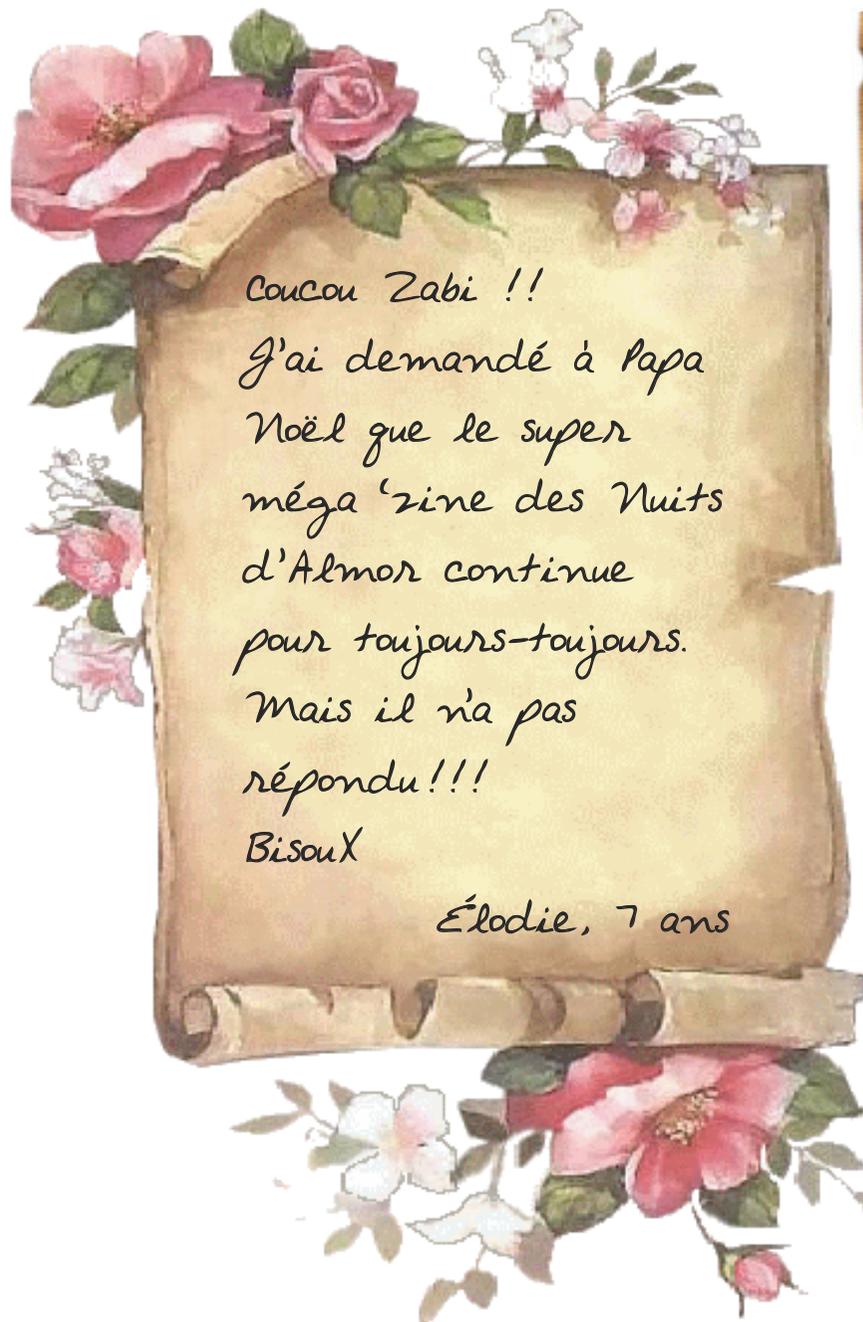
Le chocolat est-il cuit ? J'ai lu que Nuits d'Almor s'arrêtait là.
Est-ce une décision irrévocable ?

Michaël, 31 ans

Bonjour Mickey,

Il s'agissait d'un effet d'annonce visant à attirer davantage d'auteurs, d'illustrateurs, de lecteurs et surtout le sponsoring de Ferrero®. Ça n'a pas fonctionné, alors on arrête pour de bon histoire de ne pas perdre la face... à moins que Ferrero® ne nous contacte rapidement.

Zab



Coucou Zabi !!
J'ai demandé à papa Noël que le super méga 'zine des Nuits d'Almor continue pour toujours-toujours. Mais il n'a pas répondu!!!
Bisoux

Élodie, 7 ans

Bonjour petite Élodie,
Méchant Papa Noël. Tout est de sa faute !
Moi j'attends toujours mon harem, heu, mon hamac.
Lançons une pétition!
Bises, Zab

Coucou Zab,
Silence me fait peur.
T'as un truc pour te protéger d'elle ?
Miriamme, 82 ans

Bonjour Miriamme,
Tu sais te servir d'Internet à ton (jeune) âge ?
Bravo ma grande ! Mon conseil pour Silence ? En dire du bien. Comme les journalistes avec le président.

Se gaver de chocolat rend-t-il vraiment heureux
ou rend-t-il amer (à cause du cacao) ?

Zake, 8 ans

Salut gars,
Je voulais savoir : Dahud, c'est breton ?
Ivan, 25 ans

Bonjour Ivan,
Voyons... C'est une spécialité suisse évidemment.
À bientôt, Zab

Salut Zake,
Dans un premier temps, une abondance
de chocolat te fera probablement du bien.
Ensuite, tu grossiras et tu déprimeras. Tu
mangeras encore plus de chocolat pour te
consoler, tu regrossiras et tu déprimeras
encore plus.

Ça répond à ta question ?

Amitiés, Zab

P.-S. : t'as un nom sympa. Je peux te le
piquer pour mes nouveaux papiers d'identité ?

Pourquoi ne créez-vous pas
une maison d'édition avec moi ?
Bien à vous,
Vinz

Ah ah, petit farceur. Je te donne rendez-
vous là-bas : <http://www.anpe.fr>. Le premier
arrivé gagne un pot géant de Nutella.

Le courrier des lecteurs par Zab

Salut Zabi l'ami des pigeons,
Maman dit que Dahud a une tribu de
M&M'S pour emballer ses chocolats
dans le papier alu. C'est vrai ?

Gros bisous

Lily

Bonjour Petite étoile,
Pour tout te dire, je me nomme
Jean-Bernard. Zab a été assassiné dès
la publication du premier numéro. Ça sera
notre petit secret, d'accord ?

Zab

Salut Lily,
C'était vrai, au début... Elle les a
tous bouffés libérés depuis longtemps.

Bises, Zab

Bonjour monsieur Zab,
Entre vous, Dahud, Silence et toi
Zab, c'est vraiment la guerre ?
petite étoile



Feu mon pigeon UPS
(mort en service)

Pour m'écrire, prenez votre plus... Oups, c'est vrai, c'est fini. Pour écrire à Zab des *Nuits d'Almor*,
donc, adressez-vous à un médium.





Les auteurs

Caroline Ravel

Après avoir erré dans le milieu juridique, puis dans une librairie, se tournera sous peu vers les relations humaines. Caroline a déjà été publiée dans le numéro 2 de *Nuits d'Almor* : « La meilleure façon de célébrer un héros... »

Sophie Dabat

<http://www.sophiedabat.com/>

Ambre Dubois

<http://www.ambredubois.com/>



Les illustrateurs

Yogh

<http://www.yogh-illustration.com/>

Alda

<http://www.lamontagneronde.net/>

<http://www.mi-chemin.net/>

Magali Villeneuve

<http://mvilleneuve.griffedencre.fr/>

Alain Valet

<http://alainvalet.blogspot.com/>

Erwin Pale

<http://www.erwinpale.com/>

Natura Verde

<http://www.naturaverde.fr/>

Aurélien Filippi

<http://www.bleutomate.com/>

Alexandre Dainche

<http://pagesperso-orange.fr/alexandre.dainche/>



Nos remerciements

Merci aux auteurs et illustrateurs qui ont accepté de partager leur univers avec nous tout au long de cette aventure. Le voyage en leur compagnie était agréable.

Merci à Sophie Dabat, Kristoff Valla et Masque de Venise pour leurs conseils de lecture.

Merci au comité de lecture et à tous ceux qui nous ont suivis sur ces trois numéros.

Merci pour votre patience, vos petits mots gentils, vos encouragements !

Enfin, merci à mes deux collègues, Zab et Silence pour leur travail formidable.

Dahud pour les Nuits d'Almor

P.-S. de Zab : je remercie chaleureusement tous ceux et celles qui nous ont accompagnés dans cette aventure ainsi que notre tyran Dahud pour m'avoir engagé gracieusement (traduction : je n'ai pas reçu la moindre tablette de chocolat !) et surtout pour avoir supporté aux côtés de Silence mon caractère et mon humour si... raffiné ? Hum.

Si à votre tour vous souhaitez nous remercier, sachez que les dons en nature sont acceptés, pots de Nutella inclus.



